

HB

AGUEDAL

1936

4

MARCHISIO

SOMMAIRE

L. JUSTINARD	LES PROPOS DU CHLEUH
PATRICE DE LA TOUR DU PIN.	Psaumes
INNOCENTE I	LES PROPOS DE L'INNOCENTE
* * *	Quinze jours de guerre (Lettres d'une Mère)
MARCEL GIRAUD	Eternel printemps
GABRIEL JARMATY	Noëls de France et de Provence
G. SLIMAN	Des variations et des tribulations d'une Zaouïa berbère à travers les âges, I.
HENRI BOSCO	L'Âne Culotte, IV.

CHRONIQUES

LES LETTRES

Chronique-éclair	
Sélections et commentaires	<i>Emmanuel Lochac</i> , par NOEL VESPER ; <i>M. Saint-Clair, La Varende</i> , par G. MÉ- MOIRE ; <i>René Guillot, Paul Morand,</i> <i>René Janon, Gabriel Audisio, Alexan-</i> <i>dre Vialatte</i> , par H. BOSCO ; <i>Jean</i> <i>Giono</i> , par E. BARBOCHE ; <i>Jean de</i> <i>Brunhoff</i> , par C. F.-BRENTANO.
Chronique marocaine	<i>Smara, poème de l'effort</i> , par PIERSON SAINT-MAX ; Memento.

LES ARTS

La Musique	<i>Les Carnets Intimes de L. van Beethoven</i> , par YVES SOURISSE.
La Danse	<i>Claquettes et Castagnettes</i> , par C. F. BRENTANO.
Le Cinéma	<i>Sur nos écrans</i> , par MARY BRENTÔME.
Table du premier volume	

S. A. L. A.

Société des Amis des Lettres et des Arts

12, av. de Marrakech, Rabat — 18, rue Dalou, Casablanca

Ch. Post. : S.A.L.A., N° 122.95 (Rabat)

Sous le patronage du Résident général de France au Maroc, du Général commandant les troupes au Maroc, du Premier président de la Cour d'Appel de Rabat, du Directeur général de l'Instruction Publique au Maroc,

Sous le patronage littéraire et artistique de Jacques Copeau, Georges Duhamel, André Gide, Edy Legrand, Docteur Mardrus, Albert Marquet, Henry de Montherlant, Jules Romains, Jean Schlumberger,

assure la venue au Maroc de conférenciers de la Métropole

édite AGUEDAL, revue littéraire paraissant six fois par an.

AGUEDAL ne publie en dehors des pages choisies que de l'inédit.

AGUEDAL sollicite, pour chacune de ses chroniques, la correspondance de ses abonnés.

Les ouvrages pour comptes rendus, les services d'échange et les manuscrits doivent être envoyés 12, avenue de Marrakech, Rabat.

Rédaction : HENRI BOSCO, CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.

LES CONFÉRENCES DE S. A. L. A.

Le 22 décembre à Rabat
le 23 décembre à Casablanca :

Reynaldo Hahn

Les Jeudis d'Alphonse Daudet

avec le concours de Mme Adrien accompagnée par l'auteur

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION

On peut soucrire :

A. - Un abonnement de 40 frs., donnant droit annuellement aux six numéros de la revue *Aguedal*.

B. - Un abonnement de 70 frs., donnant droit annuellement aux six numéros de la revue *Aguedal* et, pour une personne, à l'entrée aux cinq conférences.

C. - Un abonnement de 100 frs., au minimum, dit « abonnement de Donateur », donnant droit (en plus des six numéros de la revue et des cinq conférences) à la participation à toutes les autres manifestations organisées par la S.A.L.A.

Observation. — Les Donateurs et les souscripteurs à l'abonnement de 70 frs, pourront prendre, pour les membres de leur famille, un ou plusieurs abonnements supplémentaires de faveur, pour les cinq conférences, au prix de 30 francs par personne.

Abonnement pour l'étranger. — (les six numéros d'*Aguedal* seulement) : 50 francs.

Nom

Adresse

Envoyer le bulletin au trésorier de la S.A.L.A., Chèques postaux : S.A.L.A. n° 122-95 à Rabat.

N. B. — Les abonnements partent du début de l'année.

Aguedal ayant commencé de paraître en mai 1936, et n'ayant fourni que quatre numéros dans sa première année, les réabonnements pour 1937 sont réduits de 10 fr. (30 fr. au lieu de 40 pour les abonnements A, 60 fr. au lieu de 70 pour les abonnements B).

« LES CAHIERS DE BARBARIE »

*Collection de poésie et de critique
publiée par les soins d'Armand Guibert
46, rue de Naples - Tunis*

« LE FEU »

*Organe du régionalisme méditerranéen, directeur :
Joseph d'Arbaud
Aix-en-Provence*

« LES CAHIERS DU SUD »

*Directeur : Jean Ballard
10, Cours du Vieux-Port - Marseille*

« SUD-MAGAZINE »

38, rue Vacon - Marseille

« LE BULLETIN DES LETTRES »

*10, rue du Président-Carnot, Lyon
chez Lardanchet*

« PORZA »

*Cercle de coopération intellectuelle
14, rue de l'Assomption - Paris*

BULLETIN ECONOMIQUE DU MAROC

*Abonnement annuel : 50 Frs.
Recette postale de Rabat-Résidence*

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, Rue de Beaune PARIS - VII^e

GABRIEL AUDISIO

JEUNESSE DE LA MÉDITERRANÉE

SEL DE LA MER

Un volume in-16 double-couronne 15 fr.

Sel de la mer a pour prétexte un voyage en Tunisie, mais le livre débord largement ce cadre : c'est une suite naturelle de **Jeunesse de la Méditerranée**, et son surtitre est légitime. Plusieurs problèmes de la civilisation, tels que le premier volume les avait posés, sont ici remis en cause. Les thèmes essentiels à la pensée et à la sensibilité de l'auteur sont repris, développés, renouvelés. Il n'y a pas répétition, mais une orchestration nouvelle, avec des accents plus durs, des oppositions plus catégoriques, un nouveau progrès vers l'humain et la pureté intérieure.

On retrouvera dans **Sel de la mer** le goût de la vie sans cesse créatrice qui se régale mieux des vérités contemporaines que des cadavres antiques. On y retrouvera un éloge poétique de la mer et une mythologie concrète de l'eau et des poissons. On y trouvera surtout un plaidoyer vibrant contre la notion traditionnelle de « latinité » : le thème, amorcé dans le précédent volume, est ici poussé jusqu'à ses extrêmes conclusions.

L'auteur s'affirme résolument anti-latin, anti-romain, contre tout ce que les mots de romanité et de latinité impliquent de classicisme mort, de conformisme historique, d'académisme tendancieux et d'occidentalisme politicien. Il n'hésite pas à prendre le ton du pamphlet pour dire certaines choses qu'on ne dit pas et qu'il fallait dire.

Sans aucun doute son attitude courageuse et combative soulèvera des polémiques. Mais on ne pourra contester à ce moraliste lyrique ni la bonne foi ni sa passion pour la vérité. Ne ferait-il que remettre en question des problèmes trop longtemps considérés comme résolus, et auxquels l'actualité rend une vie saignante, qu'il aurait atteint son but. Et l'on prendra garde que c'est ici un fils authentique de la Méditerranée qui s'engage à fond, de tout son cœur, pour proclamer l'indépendance et l'originalité du génie méditerranéen, ce génie qui se refuse avec lui à tous les impérialismes temporels et philosophiques, aux exclusives raciales et nationalistes, où bouillonne le ferment d'une internationale spirituelle.

Du même auteur :

Héliotrope , roman	12 fr.
La vie de Haroun-Al-Raschid (Coll. « Vies des Hommes illustres »)	15 fr.
Les Augures , nouvelles	13.50
Jeunesse de la Méditerranée	15 fr.

Propos du Chleuh

*O les gens, qu'on ne chasse pas quand on est soi-même un gibier,
De peur qu'on ne rencontre, au-dessus de la source, un troupeau de gazelles,
Et qu'on ne soit touché avant d'avoir tiré.*

*Quand les parents laissent la parole aux enfants,
Apprenez qu'ils seront tous frappés par le sort.*

*C'est un bien d'avoir été emporté par la rivière.
On sait, quand on s'en est tiré, les cailloux qui vous ont blessé.
C'est un bien d'avoir souffert d'une maladie.
On connaît, quand on est guéri, les amis qui vous sont restés.*

*Quand la rivière déborde, grenouilles, tenez-vous dans votre trou.
Quand la rivière déborde, grenouilles,
C'est des jnouns et non de l'eau qu'elle roule.
Elle arrache le laurier-rose aussi bien que le grenadier. Elle dévaste les
Ne connaît ni biens habous ni jardins du marabout. [vergers,*

De ces vers sur l'expérience, illustrés par trois petits contes, le dernier couplet, celui des grenouilles, est une image de la guerre, qui est diabolique et ne respecte rien. En pays berbère, avant nous, la guerre faisait plus de dégâts matériels que de victimes. Ceux-là sont réparables. Comme ils disent :

Pourvu que la tête reste, on se passe de chachiya.

*La tour de chair et de sang, c'est elle qu'il faut pleurer.
Mais la tour de terre, on la rebâtit quand elle est tombée.*

Aussi trouve-t-on dans leurs chants aussi bien la joie de la guerre que la tristesse des ruines qu'elle fait. Ils y trouvaient, avec les jeux de bravoure qu'ils aiment, un ultime recours contre l'injustice qu'ils détestent par dessus tout.

La fumée de la poudre exorcise les jnouns.

*Le fer, que Dieu jamais ne le chasse du monde
S'il n'y avait pas le fer,
Les hommes, les uns des autres, se moqueraient.*

*Celui qui t'a vaincu, s'il t'a laissé la vie
Et de quoi te vêtir, il est ton bienfaiteur.
Ronde des manteaux noirs, signe d'autorité.
Je dis « Chose de Dieu » m'inclinant jusqu'à terre*

Il y a, dans ces derniers vers d'une ancienne chanson d'Amizmiz, une ironie sobre et pleine d'amertume. Les manteaux noirs, « id bou ddaïra », ce sont les agents de l'autorité qu'on voit circuler dans la campagne et sur les marchés.

CONTE

Une petit chat jouait avec une petite souris. Sa mère dit au chat : « Cela ne se fait pas. Nous autres, de tout temps, nous mangeons les souris. Agis de même une autre fois ».

Sa mère dit à la souris : « On ne joue pas avec les chats. De tout temps, ils nous ont guettés pour nous manger. Une autre fois, prends garde à toi ».

Le lendemain, le petit chat invita la petite souris. Mais, sans sortir de son trou, elle dit : « Ce que ta mère t'a dit, ma mère aussi me l'a dit ».

CONTE

Le faucon dit à son petit : « Viens que je t'apprenne à chasser ». « Oui, mon père ». Ils sont montés dans le ciel. Ils ont aperçu un chat qui guettait une souris. Le faucon dit à son petit : Celui-là est un chasseur. Ne te lance pas sur lui ».

Le petit faucon n'a pas écouté son père. Il s'est lancé sur le chat et le chat l'a pris. Son père lui dit : « Lâche-le ». Il lui répond : « Moi, je veux bien. Mais lui ne veut pas me lâcher. Voilà que sa griffe arrive à mon cœur ».

CONTE

Une souris se chauffait, au soleil, hors de son trou. Elle dit à un chacal qui passait : « Dis-moi les nouvelles du souq, ce qui est cher ou bon marché ? » Le chacal dit : « Kada, kada. Tant, telle chose, et tant, telle autre, et l'orge ? » Il lui en dit le prix. « O, mon frère, dit la souris, dans ce souq l'orge est bon marché. Mais quel est donc le mesureur ? C'est le chat qui tient le boisseau. Alors je comprends bien pourquoi, dans ce souq l'orge est bon marché. Les gens comme nous n'y vont pas. Ce n'est pas souq de pauvres gens ».

CHANSON

*Mets vite la main sur l'amour quand il est neuf
Les méchants sont là pour le déchirer.
Un amour naissant est plus fort qu'un bœuf
Au bout de huit jours, moins fort qu'un poulet.
Allah akbar, mon ami, où sont-ils,
Tant de mots que tu m'as dits ?
Incertain, l'aman que le feu donne à la poudre.
Incertain de rester longtemps loin d'un ami.*

*Un terrain longtemps sans labour,
Il y pousse de l'herbe folle.
Ainsi que flàmbe la poudre, ainsi passe le désir.
Que celui qui a un ami soit violent pour en jouir.*

Cette chanson sur la fragilité de l'amour a de belles images. Est-il besoin de dire que « donner l'aman », terme de guerre, c'est donner l'assurance à un ennemi qu'il n'a plus rien à craindre de vous. De la poudre au feu, ce n'est pas prudent.

Terminons par un petit apologue qui ne manque ni de saveur ni d'opportunité :

Les chefs du souq ont publié : « Ecoutez, Musulmans de Dieu. Dorénavant, les vieilles femmes épouseront les jeunes gens, et les vieillards, les jeunes filles ». Les jeunes filles ont protesté. « Nous, nous ne voulons pas des vieux. C'est les jeunes que nous voulons. »

Les vieilles n'ont pas protesté. Elles ont dit : « Nous autres, nous ne savons pas. Les chefs du marché savent bien ce qui convient ».

On s'en voudrait d'ajouter un seul mot de commentaire. Sauf pour dire, comme chacun sait au Maroc, que le souq, c'est le marché ; que les chefs du marché, c'étaient les notables les « inflas » ; qui y faisaient publier leurs ordres ou les nouvelles. Car ces quatre récits ne sont pas d'hier. On les tient du même conteur, le chérif Moulay Aomar, des Oulad Sidi Ahmed ou Moussa, mort centenaire à Oujjane vers 1925. On peut voir un beau portrait de ce vieillard dans le fascicule d'Hespéris du 3^{me} trimestre 1928.

L. JUSTINARD.

Psautne 49

- 1 Comme les mers ne connaissent pas ma présence,
les vallées ne s'étonnent pas de ma souveraineté.
- 2 Arbres des forêts vous vous savez à l'abri de moi dans
votre mystère végétal,
mais c'est moi qui vous nourris, arbres des forêts de
l'homme.
- 3 Faune des mers, des vallées de mer et des forêts, je peux
me mettre à votre place,
ma faune de poésie, vous n'êtes créée que pour m'inspi-
rer en son nom.
- 4 Créatures de l'état de poésie, vous êtes du moment de
l'homme,
ô vivants de la terre, nous chanterons un jour ensemble.
- 5 Anges, vous êtes d'une connaissance supérieure,
vous êtes les passants des moments les plus rares, bas-
anges.
- 6 Aussi je ne chante pour l'instant que les états de poésie,
et la connaissance par la poésie intérieure.

- 7 Plus tard, s'il m'est permis, je chanterai l'homme sur
la terre,
le Jeu de l'Homme tout imprégné du Jeu Divin.
- 8 Plus tard, s'il m'est permis, je tenterai de chanter le Jeu
Divin du Seul,
mais l'oraison pénètre plus avant.
- 9 Car je ne cherche pas pour mon intelligence,
mais de l'état de poésie où je me trouve, il faut que tout
s'élève à Votre Célébration.

PATRICE DE LA TOUR DU PIN.

Psautne 51

- 1 Je me réjouis parce que ma descendance ira sur la terre,
le temps n'est pas encore venu, mais il est proche.
- 2 Qui me l'annonce ? quel ange m'a rendu tellement
joyeux ?
il n'est que de suivre la pente de l'amour.
- 3 Il éclate dans ce qui fut le royaume fermé,
beaucoup de jours ont dû éclore depuis le Couronne-
ment du Seigneur.
- 4 Il fut tenu secret pour que toutes les larves d'orgueil se
soumettent,
il en demeure encore, mais une à une y viendront.
- 5 Qu'il se hâte le temps de leur servilité,
que les vallées où elles gîtent toujours soient transfor-
mées dans leur lumière et la saveur de leurs argiles.
- 6 Qui est le centre puisque nous ne le revendiquons plus
pour nous-mêmes,
qui est le souverain puisque nous ne chantons plus pour
nous ?

- 7 Qui est la Mère, puisque nous sentons comme une présence réelle,
à ce défaut du cœur qui nous alimente de sang ?
- 8 Un sang d'homme qui devrait rendre brûlante la voix
du chanteur,
mais surtout qui devrait cicatriser la plaie de son Fils.
- 9 Car le chanteur se mettra tout près d'elle dans son
chant,
pour prendre sa part dans la Passion de son Fils.
- 10 Parce qu'en elle toutes les pentes humaines ont pris part
à son amour,
elle s'est élevée avec son corps de créature.
- 11 Là où les corps de créatures n'ont point accès,
sinon transformés pour les contacts éternels.
- 12 Ceci, Seigneur, pour que toutes les parts du chant puissent s'élever,
dans la chair et avec la voix de la chair, le long de ce
passage sur la terre.
- 13 Et s'il se peut, que la souffrance prenne toutes celles qui
ne peuvent pas chanter,
pour qu'avec cette souffrance le chant des autres s'élève
encore.

PATRICE DE LA TOUR DU PIN.

Propos de l'Innocente

A MONSIEUR DE MONTHERLANT
APRES AVOIR LU LES JEUNES FILLES

Monsieur, j'ai dit à mes camarades que vous avez intitulé votre roman « Les Jeunes Filles » pour ne pas prendre à Porto-Riche son titre « Le Vieil Homme ». Elles m'on crue parce que je leur ai affirmé que j'étais Andrée. Il fallait relever mon prestige compromis par une mauvaise composition de physique. Je voudrais savoir si j'ai deviné juste. J'ai lu votre autobiographie que me signalaient les sélections d'*Aguedal*. J'en juge impartialement, car moi, Monsieur, je ne suis pas de celles qui ont besoin d'écrire. On m'écrirait plutôt. Mes amies sont des cruches de ne point le savoir. Au bar Cintra, ce cœur de Casa, une star montrait sa correspondance. Elle le faisait, avant vous, avec cette ouverture qu'on nomme je crois prostitution. Comme j'engageai cette dame à vendre son dossier, elle répondit : « Oh ! tout cela ne veut rien dire ». Car vous avez tort de croire que nous prenons tant au sérieux ces choses-là. Ce qui s'intéresse à l'amour, La Rochefoucauld le dit, c'est la vanité, et sur ce point vous nous battez. Or, ce sont vòs lettres que j'avais lues, ou des lettres toute pareilles à celles dont votre vie déçue nourrit votre génie. (Je ne crois pas que j'écrive très bien). Quelle humilité, véritablement, de passer votre cœur à des femmes, et de prendre pour vous-même l'allure de ceux qui se livrent pour de la gloire ou de l'argent. Et n'avez-vous donc pas assez d'âme pour en donner par aventure sans profit ? Vous posez vos jeunes filles loin de vous, car vous sentez qu'un homme ne répondrait pas sur ce ton

à des suppliantes qui seraient sous sa main. Je découvre même, aux regards des garçons que je croise, qu'un homme ayant des femmes sous la main (ce que je vous souhaite) ne prendrait pas le temps de répondre ainsi. Une femme le ferait ; elle l'a fait, mais sans souhaiter aucun acte. Apprenez-le, souvent nous préférons nous figurer notre bonheur, et notre amour ne s'asservit à son objet que transformé en dévouement. Plus fréquemment que vous autres, les femmes prennent du plaisir sans en donner : elles rêvent. Je n'ai nul mérite à vous démasquer. Mes sœurs sont trop bonnes de vous croire. Mon cher ami, vous aussi vivez dans les fictions, mais votre cœur n'embarrasse pas votre esprit, qui triomphe par l'invention des personnages du petit roman si parfait paru dans *Marianne* : « Pour en finir ». A votre grand amusement, chacun s'égare, et je le conçois : vous avez à peine fait œuvre de menteur. Notre prof de philo nous expliquait que la différenciation des sexes tient parfois à quelque décision imperceptible, que, de part et d'autre de la frontière, homme et femme sont parfois fort semblables. Crovez, cher Monsieur, que je me félicite sincèrement de pouvoir imaginer que vous êtes presque une jeune fille.

INNOCENTE I.

P.-S. — Accepteriez-vous de préfacier un roman que je termine, où sont utilisées les lettres reçues par ma petite sœur ? Malheureusement, le titre de « L'Éducation sentimentale » a été pris par Flaubert (dont le livre est du reste très différent). Répondez-moi je vous prie au lycée Blanche-de-Castille, Anocéur.

Quinze jours de guerre

(lettres d'une Mère)

A SA FILLE P.

Mercredi 30. — Hier deux lettres de C., et l'une si triste, elle me le dit et se le reproche, je lui écrirai ce matin qu'il ne faut pas, que la douleur doit par moments prendre physiquement notre être et qu'il faut laisser passer ces heures de rafales ; qui sait à quoi elles servent et si ce ne sont pas les moments où nous franchissons une des étapes qui nous séparent de nos Aimés ? C'est un grand mystère que tant de mal ne puisse s'éclairer, et cela il faut l'accepter aussi. Et puis ! C'est bien vrai que tous nos pauvres efforts sont des impuissances accumulées et que la fatigue rompt aussi notre douleur. Seulement ce qui reste et la sanctifie, c'est la confiance spontanée, irraisonnée, certaine ; là est notre force et en face de cela l'aiguillon de la mort tombe, inutile (1).

Jeudi 31. — Hier est venu X., et j'ai eu une impression d'angoisse, le Passé devant moi si net, si vrai, et j'appelais en moi-même nos Invisibles : « Oh aidez, aidez, vous devez, oh nos tout Puissants ». Je voudrais et j'arriverai je crois à une perpétuelle pensée de vision et de présence inconnue aux

(1) L'auteur de ces lettres était infirme et gravement souffrante. Les initiales A, L, M, N, S désignent ses fils et gendres, C, J, P ses filles et brue. L et N, étaient tombés avant la première de ces lettres. A et P sont ceux à qui elle écrit.

autres Mon petit Enfant, près de toi aussi, car tu es avec mes invisibles si loin de tant de choses qui peuvent nous éloigner. Mais je ne crois pas que je tienne trop à vos vies terrestres. Combien j'ai dit hier soir : Mon Dieu vous qui savez, faites tout pour le mieux, le vrai mieux, le seul qui compte...

A SON FILS A.

Samedi 2. — Et la journée se passe, la journée ; je vous attends toujours et moins pourtant, bien moins, car il y a trop de vide, je suis peut-être plus à vous, mes Enfants, mais avec plus de vérité, avec le seul vrai désir que votre vie soit belle et utile, que votre vie soit droite, comme a été celle de N. ; comme il ne se laissait pas égarer ! Et certes il a été plus heureux que ceux qui ont joui et qui ont oublié leur dignité d'homme. Alors c'est tout ce que je demande pour vous — c'est tout ! et n'est-ce pas plus que tout, plutôt ?

Dimanche 3. — Mon chéri, le dixième Dimanche ; mon Dieu, il venait de tomber, il venait de laisser toutes les ambitions de la terre, tous les projets, toute la vie, — si peu avant, il était là, vibrant d'impatience : « Il ne faut pas me retenir, il y a de la besogne là-haut ». Il partait à sa besogne, il la voyait belle et il était à la poursuite de l'ennemi, et puis et puis « victorieux faisant plus que son devoir » comme il rêvait, il tombait, il tombait — oh oui ; il a eu le temps de penser, il a eu le temps de savoir, il a compris que c'était le grand sacrifice, et un mot, une parole, quelque chose encore de lui, je ne l'aurai pas — le silence si terrible est venu et à jamais ; la vie durerait-elle des années encore. Dans ce mystère il est parti. Ils sont venus ceux qui étaient ses Camarades, ils ont pris ce corps sans âme, ils l'ont traité avec respect, ils en ont fait l'exposition et on est venu : « O ce n'est plus le Monsieur ! » disait la petite Jeanne en se sauvant. Et elle avait raison, ce n'était plus le Monsieur, et à Paris ce

dimanche-là, je me fâchais contre moi-même : « s'il fait beau maintenant ce sera pour tous les jours les fameux pressentiments ! ». Et je le voyais tomber, tomber. Souvent je m'étais dit : « Elle ne me sera pas faite cette grâce d'être seule à savoir ici, si N. tombe, elle ne me sera pas faite, malgré toutes les précautions qu'il a prises sur ma demande, car il était si respectueux de mes désirs. Et il y aura les précautions dérisoires et enfantines. L., ta blessure d'Orient et ton évacuation, la disparition de M., et puis ce pauvre Employé de Mairie, si bien, qui ne voulait rien me dire et qui me conseillait de partir, de partir vite. Bonne Maman n'était pas dans la chambre, elle est rentrée par la porte du petit salon comme ce pauvre homme me disait : « J'ai une grande peine de devoir vous donner une telle nouvelle ». Elle n'a pas entendu et m'a dit : « Qui est-ce ? ». Et j'ai dit : « C'est notre petit N., il est près de L., près de L. ». Quand il était parti et que dans un grand geste, j'avais suivi son adieu de là-haut, et lui tout petit sous ces affiches, quand j'étais rentrée dans la chambre de Bonne Maman, elle pleurait : « Nous ne le reverrons plus, il se fera tuer ». Et je disais contre ma pensée : « Mais non, mais non ».

A SA FILLE

Même date. — Mon Enfant si chérie, il fait beau ce matin si clair, et je pense, je pense à ce 10^e dimanche que nous sommes, il y a déjà dix semaines, je pense à eux deux, à eux deux qui reposent, je pense à leurs traits chéris, à leurs yeux si beaux, oh ! leurs yeux ! Qui a donc les yeux de L. ? et comme ils étaient profonds ceux de N. ! Et puis j'ai un peu de mal, mon Enfant mais c'est un mal qui monte vers tous les espoirs et qui attend et qui espère et qui aime. Oh mon Enfant, toute seule en face de cette douleur et tu as espéré un peu, quand je t'ai vue si blanche il m'a semblé réaliser la douleur en te voyant et je revis ces heures, je voudrais

les écrire et les relire, je voudrais tout me rappeler le long de cette route que nous fîmes, il faisait un air si pur, et nous voyions les cimes des Vosges, les Vosges, la frontière, tout le cœur était pris de respect et d'amour, et nous n'avons pas connu la douleur atroce là-bas et puis tous ces hommes autour de lui et — mon Enfant, les cloches sonnait dès que nous sommes entrées, ces cloches, ces cloches ! N'était-ce pas touchant qu'elles sonnassent ainsi tout de suite et que pour Lui nous fussions ainsi guettées ! Oh cette chambre, mon Enfant, cette chambre si pieuse, cette chambre si douce, si claire, si paisible, cette chambre que je revis et que nous reverrons un jour, mon Enfant, je ne sais quand ni comment, avec toi je voudrais faire ces voyages encore.

Lundi 4. — Hier matin, lisant cette Messe du 10^e dimanche après le , je trouvais cette phrase que j'aime tant : « Si vous connaissez le don de Dieu ! ». C'est vrai que nous ne savons pas le trésor que nous avons en nous, la lumière intérieure qui nous éclaire, et je ne sais pas ce qui rend ces vérités si claires et si nettes mais elles sont claires et nettes devant nos yeux.

A SON FILS

Mardi 5. — Mon Chéri, hier en grosses manchettes, dans les journaux : « Nous avons progressé etc... », et puis : « Nous avons pris X... ». Mon Chéri tu étais en pleine fête, et j'ai pensé surtout au bonheur que tu as dû avoir. Et tes cartes arrivent, c'est bon et c'est gentil à toi de les écrire fréquemment ainsi. Hier deux : « de plus en plus sale » et puis : « Minutieusement intact ». Ce ne doit pas être une chance mince que d'en sortir minutieusement intact ! À Dieu vat ! « Tous ne partent pas et il faut croire que je serai de ceux-là ». Il écrivait cela, notre Enfant, il n'y croyait guère pourtant ; moins que pas ! et son rayonnant sourire le disait. Hier j'ai rangé

classé quelques uns de ses paquets, de ses sacs, tout cela si en ordre. Comme il savait qu'il tomberait il me les avait laissés ici, quand il est parti au Front et m'avait dit qu'il m'écrirait s'il voulait quelque chose de ce qu'ils contenaient, bien peu de choses. Et toucher tout cela est à la fois si précieux et si douloureux. J'aime à le faire lentement, comme je veux, comme il voulait, car il avait une confiance et si simplement il abandonnait tous ses petits trésors ; il me disait seulement : « Tu ne les égareras pas ! ». Mon Chéri j'ai hâte de savoir ce que tu fais pendant ces attaques ; as-tu un service d'ordre ou bien fais-tu assez ce qui te plaît ? Tu ramasses les blessés, tu les panses tout de suite, tu les envoies à l'arrière ? Je voudrais savoir, me rendre compte. N., M. et puis toi, tous les trois en cette terre de France qui nous tient au cœur, le mystère de l'Inconnu m'opprime, oh mon Enfant, sois prêt à tout ce à quoi tu t'exposes ; je pense à toi, l'heure est si grave.

Mercredi 6. — Rien de toi hier ni avant-hier, et ces petites clartés qui disaient comment tu allais, en un mot bref, me manquent. Ce sera pour ce matin ? Je ne sais pourquoi ce dimanche de X. j'ai eu une telle instabilité, et je serai soulagée lorsque j'aurai eu de toi quelque chose qui date d'après ce jour-là. Rien de P. non plus, du silence sur sa fatigue, et je ne sais. Je ne dis pas que j'y suis faite, seulement que c'est ma part de guerre, et qu'il faut que chacun donne. Qui ne donne pas volontiers, il lui sera pris ! Cela est vrai et cela est juste... Là-bas on est convaincu que les Allemands vont reculer leur front pour le tenir plus sûrement. Ce serait énorme pour nous comme effet moral ; et je veux espérer en la vague qui enlèvera tout obstacle et vous posera chez eux avec votre votre volonté de vainqueurs ! Vainqueurs. Tout l'être se soulève et rêve de ce moment. Nos Aimés partis verront pourtant et seront aussi, oh nos Aimés, vainqueurs ! Mon Chéri je t'attends, merci de tes dernières cartes, tu ne sais pas ce que

c'était doux de les avoir dans le danger, je ne veux penser qu'à leur bienfait et puis, la force viendra et il le faut, tu m'en donneras toujours, n'est-ce pas, de près ou de loin, oh comment ne nous disent-ils rien jamais nos Invisibles, comment.

A SA FILLE

Même date. — Mon Enfant chérie, j'ai au bras depuis ce matin la montre de notre N., elle vient d'arriver et je l'ai mise et je ne la quitterai plus, cette montre devient un peu chaude à mon bras et il me semble que c'est sa chaleur à lui, sa main posée, quelque chose, oh mon Dieu ! quelque chose qui reste. Mais non et il faut se garder de tout ce qui est consolation fausse et mauvaise, ce qui altère peu à peu la Vérité, ce que L., ce que N. portaient dans leurs yeux. C'était beau chez L. que jamais on ne pût le soupçonner d'un mensonge, il était vrai, si simplement, près de lui on était sûr que tout serait limpide et simple. Et nous devons nous garder à elle, il ne faut pas permettre l'intrusion des « à côtés » qui désagrègent. Elle est seulement la montre de N., la chère relique que je ne quitterai plus, elle est seulement sa montre à lui, il la regardait, il cherchait près d'elle la fuite des minutes, l'exactitude qu'il aimait, tout ce qui était une force et une aide, elle n'a marqué pour lui guère que de belles heures, des heures qui montaient vers le bien, oh cette petite montre, je désire que aussi elle marque les heures de paix et de devoir, et rien celles-là. Mon Enfant chérie, de toi non plus les nouvelles ne viennent pas ; je suis non pas inquiète mais dans l'inconnu humain. Je voudrais qu'il n'existe plus pour moi, non plus, pas d'une heure, pourtant je ne voudrais pas abréger ma vie, elle est précieuse puisque Dieu la laisse, mais la grande confiance viendra et alors ce ne sera plus l'affreux mal humain qui laisse sans force ni dignité — ce sera la complète sérénité qu'avaient L. et N. Tous les deux pourtant, tous les deux partis si loin de nous ; quelle douleur permise, pourtant, si elle rap-

proche d'eux et si elle leur porte notre effort et notre amour. Pas de carte de A. non plus, il est en pleine attaque, et avance avec le fameux N° dont on parle dans les journaux. Et nous savons qu'il donnera tout ce que l'on peut donner ! A Dieu vat.

A SON FILS

Jeudi 7. — Mon Chéri le temps me dure sans une de ces petites cartes que je voudrais tant. Où êtes-vous ? Hier le journal disait : « Notre fameux N° Corps a continué son avance... » et nous ne nous doutons pas de ce qu'est le fameux... N° Corps ! Là-bas es-tu triomphant et « minutieusement intact », ou bien... ? ne t'imagines pas que mon angoisse soit grande, je me répète la phrase si vraie, si simple de M. : « Mais maintenant je me dis que puisqu'au début de la guerre nous avons fait le sacrifice volontaire de nos personnes et de nos affections, il faut aujourd'hui tenir nos engagements ». Voilà la vérité très simple, très dépouillée de phrases et de littérature, et cela je le pense de toute ma Foi. Tous vous êtes donnés, jamais repris, alors votre offrande sera selon la loi mystérieuse dont je ne sais pas la trame, et plus que jamais je te répète : que jamais ma pensée ne t'arrête. Il fait beau, que donnera ce jour, qu'apportera-t-il ? Je puis dire que je suis prête aux pires douleurs, non que j'y songe mais elles sommeillent si proches de moi. Je t'embrasse, mon Chéri, demain matin un jour sera tombé encore, il est un grand Inconnu ce jour qui paraît, il faut en faire, en tirer quelque chose. Je regarde l'horizon tout embué et la grande parole est écrite au fond de la vallée bleutée : « que craignez-vous, hommes de peu de foi ? » — et alors la paix vient aussi et vraiment tout en ayant le cœur un peu angoissé, la crainte s'efface et la belle pensée de C., de N., se profile, le Confido, j'ai confiance — confiance très haut.

A SA FILLE

Même date. — Pas de nouvelle de A., on dit dans le journal que son Régiment a été le premier, comme toujours, le glorieux... — ce sera, mon Enfant, ce qui sera le mieux pour ton Frère, j'ai peur de la mort !

A SON FILS

Vendredi 8. — Le temps dure pourtant mon Chéri, ces cartes qui vinrent chaque jour, puis ce silence ; elles ont peut-être été gardées, du moment où votre belle avance était en marche, et je veux croire cela... Mais je voudrais un signe de vie, le plus mince, un signe de vie !... Il fait gris et laid, un vent frais qui règne et X. disparaît sous une brume opaque. On voit à peine quelques arbres qui profilent leurs ombres vagues, et c'est joli et cela parle d'espoir et de choses promises à nos pauvres esprits qui souffrent... Le temps passe ainsi et s'éloigne ; je voudrais avoir présentes toutes les heures qui furent des heures de revoir, toutes les heures proches encore des moments de séparation, car le souvenir devient notre seul domaine bien à nous et bien inconnu aussi.

A SA FILLE

Même date. — Que Dieu aide ! Je dis cela avec tout mon cœur et il me semble qu'aucun autre secours ne viendra et que celui-là même sera tant selon un ordre dont nous ne comprenons pas le mystère. ...Il apportait des photos de A., j'ai eu le cœur serré, ainsi tout se reproduit comme avant, comme toujours, et la place laissée vide elle se comble, les rangs se serrent, en nos cœurs certes le mal reste, mais il faut en parler de moins en moins car la lassitude vient des douleurs lointaines.

A SON FILS

Samedi 9. — Mon Chéri, il y a de cela huit jours hier, huit jours que tu me disais : « Minutieusement intact » et c'était un peu pénible de finir cette correspondance qui parlait de tant de dangers, là-dessus. Et alors, je guette un peu les courriers — un peu ? Oui seulement, tu sais que j'ai horreur des choses inutiles ! et rien ne l'est plus que cela ! La journée assez belle hier, j'écris à mes vingt soldats et quand j'y suis cela m'intéresse beaucoup et ce sont tous de si braves gens.

Lundi 11. — Mon Chéri les jours passent sans rien apporter de toi, les jours, et aujourd'hui il y a une semaine, une semaine ce soir que j'ai eu ta carte du 1^{er}. Je me dis que tu ne quittes guère les premières lignes, que tu soignes, que tu guéris peut-être, que tu consoles ! Oh le grand soin de cette Guerre. Qu'ils seront bénis ceux qui auront consolé, qui auront mis un éclair dans des yeux d'angoisse, et j'espère, oui j'espère que tu fais cela, mais je ne connais pas du tout ta manière, je ne sais pas du tout comment tu ty prends, comment tu es avec eux, et si tu inspires tout de suite confiance ? Je ne sais pas. Mon Chéri en ces jours je suis tout à fait sans nouvelles, mais une grande émotion est venue avec une toute petite boîte soigneusement clouée de gros clous très longs et là-dedans il y avait un tout petit Bébé Nieuport soigneusement et consciencieusement fait ! C'était un cadeau du second mécanicien de notre N., je leur ai envoyé à chacun au 1^{er} et au 2^e une montre d'acier c'est ce qu'ils désiraient comme souvenir de leur pilote ; et le 1^{er} m'avait écrit que je recevrai une médaille qu'il avait faite en souvenir de N. et qu'il me demandait de l'accepter. — et voilà ce que Noël a fait ; et il écrit :

« J'ai longtemps cherché comment vous remercier de ce charmant souvenir dont je suis en possession. Que de souvenirs m'a rappelé votre petite montre. Madame j'ai compris

votre douleur j'aurais voulu vous causer, je n'ai pu. Je vous enverrai comme souvenir de son second mécanicien un petit appareil Nieuport comme celui de ce pauvre R., il sera de ma construction, j'aurais voulu le monter sur un socle mais je n'ai pu trouver les objets qu'il m'aurait fallu. Excusez Madame mon retard car c'est un travail de patience et de goût. Ce souvenir sera pour moi une reconnaissance et pour vous prouver que le nom de R. sera toute ma vie gravé dans mon esprit. Je pense que maintenant il doit être heureux car il a fait son devoir de Français et mérite une récompense. Je me rappellerai toujours le dernier mot qu'il m'a dit : le soir avant qu'il prenne son dernier vol : « Bonsoir mon vieux Noël ». Avant de terminer je vous demanderai de me répondre aussitôt que vous aurez reçu mon petit appareil car je n'ai aucune lettre de mon cher et regretté Pilote et aussi une photographie dont j'étais si fier ; R. était pour moi un défenseur et un frère ».

Et si tu savais comment ce Nieuport est joli et bien fait, j'ai eu le cœur qui se brisait en le voyant et en repoussant loin de moi la réalité, la réalité qui te mène si loin, la réalité qui nous prend nos tendresses. Ce « Bonsoir mon vieux Noël » me hante depuis que j'ai cette lettre, je l'entends le prononcer, son ton enjoué et bon, et quelque chose qui faisait qu'on savait que son intérêt était vrai, était sincère, était l'expression d'un sentiment. Comme il était aimé — en un éclair, je l'ai vu là-bas... Et là aussi il aurait été si aimé, et il aurait tant aimé lui-même. Cela ne devait pas être, il avait rempli sa tâche, et c'est à notre tour de remplir la nôtre maintenant.

A SA FILLE

Mardi 12. — Le grand silence, je l'invoque, il est tout le mystère lumineux de la vie — et il paraît avoir pitié quelquefois. Mon petit Enfant je ne t'envoie rien ce matin. Je me disais : je vais lui écrire, lui écrire ! Et puis en face de mon pa-

pier il me semble que le silence gagne, que je te tiens un peu par la main et que je n'ai pas besoin de parler. Que te dire en effet ? Sera-ce redite ? Tu as su que A. est venu, a passé ici six heures, il était bien, maigre mais bonne mine, très bronzé, il a voulu tout revoir ici, faire le tour de jardin qu'il faisait, comme il le faisait ; en passant par les mêmes allées et dans le même sens, il a été partout comme en un pèlerinage, et quand il est parti, il semblait qu'il emportait tant avec lui et dans ses yeux ! Et il est sur la Somme ; sa dernière carte disait : « De plus en plus sale, minutieusement intact ». Et il a pris part aux attaques, et son Régiment vient d'être cité par le Grand Quartier Général comme le modèle de tous les régiments de France. Ils sont si fiers de leurs armes, et c'est si bon ! Comme N. aimait — Mon Dieu ! l'arme qui l'a tué. Je pense à tout cela en m'efforçant de retrouver pour toi, mon Enfant chérie, ce qui est du passé. Je t'écris et je pense tant, et je me demande si je rêve, et puis quelque chose me conduit plus loin, là où il n'y aura plus de larmes, plus de douleurs, là où notre cœur assoiffé se désaltèrera à l'eau de vie !

Jeudi 14. — Oh mon Enfant, mon Enfant chérie, mon Enfant, oh X. te donnera ceci et tu sauras, tu sauras et tu souffriras tant mon Enfant. Je vais te copier Ses dernières cartes (1), tu verras, et puis la dernière reçue ce lundi au soir, et le

(1) 27. — Je ne puis écrire que tardivement, me voilà en d'autre tranchées boches où l'on se rend assez bien compte que la guerre est déclarée. Tout va bien ailleurs Envoyez-moi le chocolat que vous voudrez. Pour le beurre faites pour le mieux. Tes lettres m'arrivent fort régulièrement. Je vous embrasse.

28. — Tout va bien il me faudra faire les envois de lait et autres produits pendant 15 jours ou trois semaines sauf contre ordre. Tout est parfait, en somme.. A vous toute ma tendresse.

30. — Ma petite mère chérie, je suis enfin en guerre, le canon tonne. Les avions sont d'une activité remarquable. Je les regarde avec quelque fierté : maintenant que nous allons être en ligne, faites les envois. Je crois que cela va barder sérieusement. Je vous recommande le beurre, je viens d'en goûter, c'est un merveilleux aliment. 1.000 tendresses.

31. — Suis sale et bien portant.

1. — De plus en plus sale et toujours minutieusement intact. Tendresses.

dimanche j'avais passé un jour atroce : je l'avais entendu m'appeler et puis j'avais dit à Y. : « Oh ! A. est mort ». Elle avait naturellement ri de cela, et comme je recevais la carte du 1^{er} elle me disait : « Tu vois. — Non, je n'aurai de paix que lorsque j'aurai une carte d'après le 4 ». Je vais tout te copier, Mon Enfant aide moi, aide nous. Là-bas sois ma force, soigne, soigne, dépense-toi, donne de toi, qu'à chaque heure je me dise : elle donne d'elle-même comme eux, elle est à son devoir, qu'à chaque instant je te sente telle que je voudrais être. Ne regrette rien, mon Enfant, ne regrette pas de ne plus être ici, oh non, vois-tu il n'y a rien à faire que nous ne puissions. Oh, mon Enfant, il t'aimait tant, tu étais sa préoccupation, combien de fois m'a-t-il dit : « Je serai là »... parle-moi de lui, mon Dieu, comme tu vas souffrir, ma Chérie. Il part en pleine victoire, en plein dévouement, sans un regret il a donné sa vie. Eux trois, partis, eux trois ! N'est-ce pas nous nous aidons ? N'est-ce pas que nous devons être forts ? N'est-ce pas, n'est-ce pas ! Je t'ai, oh toi, mon Enfant, je tends mes bras vers toi, non pour que tu viennes, mais parce que tu me restes, et que je t'ai. Oh non, ma Chérie, je ne voudrais même pas que tu viennes, vois-tu, ce ne peut-être ; il faut rester à ta tâche, il faut : je l'aime ta tâche, mais parle moi de lui, comment t'appellait-il ? rappelle moi, comme il a souffert, mon Dieu, à la mort de L. ! Maintenant, oh mon Enfant, je t'écrirai chaque jour, tu sauras tout de nous, Dieu m'aide, vois-tu, oh oui, Dieu m'aide tant, et il m'aidera et il faudra continuer la route qui a une fin, la route qui mène vers eux, il me semble que j'en vois la clarté là, au bout et je ne ferai rien pour abrégier ma route, avec toi je la marcherai, car nous aurons les mêmes douleurs atroces. Oh mon Enfant travaille, dis moi que tu le peux, parle moi de A. Oh, je ne puis me rappeler comment il t'appelait. Je t'écris je ne sais quoi, je t'écris et c'est de la douceur sur l'affreux mal.

Vendredi 15. — Oh mon Enfant, ne pas te dire me torture, ne pas t'écrire comme toujours, ne pas venir à toi et te chercher, mais si X. vient, il vaut mieux lui confier nos lettres et qu'elle te donne et qu'elle dise et que tu ne sois pas toute seule en face de cette douleur, et puis elle te parlera de nous, mon Enfant, et tu sauras que nous sommes forts, oh comme cela me coûte, je veux t'écrire et je ne sais, et je voudrais t'envoyer et que tu ne sois pas du tout loin de nous et de notre douleur, oh mon Enfant. Est-ce que je ne suis pas incohérente, je voudrais t'écrire tout le temps et je ne puis pourtant, et je te cherche, notre A, notre enfant, notre chéri.

Samedi 16. — J'étais très inquiète, vois-tu, plus de carte et cette appréhension qui me poursuivait !... Je n'ai rien reçu de ces Messieurs du N° est-ce que tous ceux qui avaient promis d'écrire sont morts ? Je ne sais, je ne sais rien. Oh. A. ! Je le cherche, je lui parle, je l'appelle, je lui dis qu'il n'a pas pu nous laisser, qu'il ne devait pas — oh ces puérités.

Même date. — Oh mon Enfant, mon Aimée. N'est-ce pas, tu n'avais aucune appréhension pour lui, tu ne craignais pas ? Et moi, j'avais si peur, vois-tu, si peur ! Comme il manque, ses lettres ! Je les ai touchées hier, touché ces pages à la petite écriture un peu illisible et que je déchiffrais bien, elle semblent encore sous ses doigts, il semble qu'elles remueront bientôt. Oh ce papier sous leurs doigts chauds, chauds de leur chaleur pendant un moment, et puis qu'ils ont jeté vers nous en un geste de tendresse fidèle, ces papiers, je les regarde, je regarde l'écriture ; alors je vous ai tous pris, je vous ai lu, oh mes enfants, un peu, un peu ; j'ai surtout regardé votre empreinte. Partis, encore lui. Avec toi je dis : Mon Dieu, c'est le cri de lassitude et d'acceptation pourtant, oh oui, j'accepte mais quelle douleur. Hier mon Enfant chérie cette lettre qui est belle d'un sous-lieutenant, un peu au-dessus du niveau des autres. Et comme il parle de lui. J'ai copié pour toi. J'ai copié,

parlé ainsi de lui, oh non, ce n'est pas « impossible », cela est et c'est si terrible, nous avons tant donné déjà. Mon petit Enfant, mon petit Enfant, tu fais ce que voulait notre A., il était si fier de toi lui aussi, il était si content que tu sois partie, il te l'a dit, et encore ici il le répétait. Et il aurait voulu être près de toi. Loin les uns des autres, si loin oh mes enfants, et si proches aussi; je trouve plus de paix maintenant ici entre vous tous, vous tous ici, plus ou moins longtemps et il me semble que un peu me revient cette sensation de soutien réel, cette présence derrière moi, leurs bras à tous, leurs pensées à tous, leurs âmes proches. Jusque maintenant ils étaient partis parce que je souffrais tant ! Et puis ils reviennent un peu, un peu, je regarde leurs chères images, j'ai mis celle de L. au bord de l'eau, oui, il est couché — ; les voir vivants c'est si terrible ! Lui, et L., et N. qui dort aussi. Je viens de la recevoir et je te l'enverrai. Oh mon enfant qui souffre avec nous tant et tant. Je voudrais trouver ce qui calme, je voudrais avoir la foi plus profonde, celle des petits. Que te dire encore, oh mon Enfant, je te cherche, je te vois, je voudrais une photographie de toi là-bas, afin de te voir, toi, toi ! C'est ce qui nous reste cette vision des yeux, cela prouve, cela dit qu'ils furent à nous, que tout n'est pas un rêve et un cauchemar, oh, voir ce qui était, là devant soi.

Dimanche, 17. — Quand il est venu ici, il a tout regardé, il a été partout, il a tout voulu revoir, il disait à Y. : « Non, faisons le tour comme je le faisais », et il a tout vu. Je disais ensuite à ta sœur : « Ne trouves-tu pas qu'il paraissait dire Adieu à tout ? Il ne croit pas revenir ». L'abbé X. est venu, si bon, si ferme, si ému aussi, il me repose et je ferme un moment les yeux sur ma pensée...

Mardi 19. — Ils sont rentrés hier dans la nuit, ce matin plutôt à 2 heures en auto. Cela a été terrible ce voyage... En-

fin ils ont rejoint le N° ; le colonel était là au milieu de son Etat-Major. Ils n'ont pas écrit parce que c'est défendu, et le Docteur : « Le matin il avait été contusionné par un éclat d'obus reçu dans le dos, il en riait et disait : — je suis vacciné, je ne crains rien. Il avait une telle bonne humeur, un tel sérieux, si bon médecin et si soldat. Vers le soir, nous étions dans notre trou car nous n'avons pas de poste de secours, nous sommes dans la tranchée d'Oldenburg reprise aux boches, et qui, de ce fait, n'est pas garantie, puisqu'elle est gardée contre nous. C'est un trou trop petit, et mon Médecin chef (c'était Lui) devait souvent soigner ses malades en dehors du « poste » ; vers les 7 heures il me dit : — Je vais chercher nos masques, voilà une nappe de gaz qui vient vers nous. — Voulez-vous que je vous accompagne ? — C'est inutile. — Je restai, il est parti; au bout d'un bon moment ne le voyant pas revenir je m'inquiétais et au milieu du bombardement je voulus aller à sa rencontre. Je le trouvai tombé dans une tranchée, la tête inondée de sang ; le haut du crâne avait été enlevé par un obus. J'appelai, demandai un brancard et le fit placer dessus et ramener vers le poste, il était trop étroit, je ne pus entrer le brancard, je le plaçai sur le rebord de la tranchée, je rentrai dans le poste navré de ne pouvoir veiller mon chef (il pleurait, paraît-il) ; dans le poste il y avait un Allemand, que A, avait soigné tout le jour, ne pouvant le faire transporter sous les obus ; et il pleurait aussi de ce que ce « si pon » docteur était tué. Dans la nuit on vint Le chercher ». Et puis, je ne sais plus bien. Qui l'a accompagné ? Qui était là lorsqu'il a été déposé en terre, dans un cercueil, me dit-on, dans les terres du château de X. où l'on met les officiers tués. Qui était là ? Y a-t-il eu une prière ? une bénédiction ? est-ce que quelqu'un avait de la peine et pensait à Lui ? Oh certes, moi au loin je le cherchais et je lui parlais dans une agonie d'angoisses, car il est venu vers moi, j'en suis sûre, lorsque j'ai entendu sa voix qui

m'appelait c'était lui, lui qui venait encore vers moi, oh notre Chéri.

Alors, alors ? le colonel a dit qu'il demandait une citation à l'ordre de l'armée ; il a dit que A. était tellement selon son devoir... Un grand éloge et une pensée alors vers lui, vers lui. Dis mon Enfant est-ce vrai ? Encore ces yeux-là, si beaux, que nous ne verrons plus, dis, dis ? Le colonel a dit que tout ce qu'il avait a été relevé, que j'aurai tout, mais cela doit passer par le dépôt et c'est long, long. Ainsi, vois-tu, il est tombé le 2, à 7 heures moins un quart, et c'est ainsi que je n'ai plus eu de carte de lui, chaque soir il m'en envoyait une depuis qu'il était au danger, chaque soir, oh notre Chéri, notre soutien perdu, oh comme il t'aimait, mon Enfant ! Tu verras ce qu'il a écrit. C'est fini, il est parti aussi vers la Lumière. Oh nos Aimés, aidez-nous si vous ne voulez pas que nous mourions de douleur.

* * *

Eternel printemps

Octobre. Les journées seront plus courtes, mais aussi belles. Il pleuvra certes plus souvent, mais les feuilles après l'orage sembleront toute nouvelles, nous exulterons à l'air pur. Moins de brumes suspendues : les perspectives principales, les échappées vers la Kasbah, la flèche de Saint Augustin paraîtront lointaines et précises, finement ocrées ou bleutées, enluminées au crépuscule. Peut-être la mer moins étale, un plaisir moins durable à posséder l'azur, d'un grand mouvement passionné. Plus souvent au pied des rochers verrons-nous les vagues légères, domptées, soulevées en embruns, tonnant, gémissant, obstinées, d'un bleu-vert très clair de sulfate. Mais nous aurons encore de nombreuses journées où les môles et les jetées reposeront sur leur image. Alors nous pourrons repartir et nous pencher sur l'eau jusqu'au vertige.

Des fleurs sont écloses durant le printemps et l'été ? D'autres fleurs s'ouvriront et se répandront en parfums. J'ai disposé dans des vases, voici des mois ou des jours je ne sais, les fidèles zinnias, les soucis dorés, les mimosas en bulles aériennes, les œillets précieux mêlés de lin par les marchands arabes, unis en bouquets vaporeux comme des robes d'autrefois, et de grands lys héraldiques dont les fragrances solennelles composaient en ma mémoire avec des fumées d'encens, une odeur de cire diaphane dont leurs pétales semblaient pétris. Je crois avoir acquis des glaïeuls vermillon, insérés avec art sur les sceptres verts de leurs tiges. Et voici que l'on descend des jardins vers les marchés des jonchées d'amaryllis, d'une

teinte de soir mystique, moins pures, cependant, que les lys. Bientôt viendront les roses.

Déjà j'ai retrouvé mon beau parc, que la chaleur envoûtait, qui ne changera presque pas. Je l'ai retrouvé, d'un vert éternel, toujours paré de cactées et de palmes, délivré par la brise, rempli de touffes et de murmures, tout animé de gestes végétaux : frisson des pins, frémissement latéral des cyprès, cadence des palmiers, scintillement des magnolias, remous exquis des poivriers, balancement si digne des cannas. Passeront encore sous les branches les figures de Tanagra, les Mauresques en haïk, caressées, dans leur marche, de mouvantes ombres mauves, et scellées d'or impalpable.

Les villas du Parc Gattlif, hier silencieuses et closes, se sont rouvertes et repeuplées. La nuit, l'on dirait qu'un culte s'y célèbre, à cause de l'éclat des lustres, des prières à deux aux fenêtres des domestiques officiant, des phonographes assourdis aux sonorités liturgiques. J'erre sur un sol noir, au milieu d'un monde plat, d'un chaos qui s'organise, qui m'opresse par ses parfums, qui me fustige et me prend dans ses branches. Je vais, les yeux fixés sur ces temples épars que l'aube proche lambrissera de marbre à la blancheur hellène. Pour l'heure, ils luisent faiblement parmi les constellations. La lune jette un pont d'argent sur la mer. O lune adorable et douce, qui m'introduisit naguère aux songes lourds des nuits d'été.

MARCEL GIRAUD.

Alger, octobre 1935

Noëls de France et de Provence

D'après les musicologues, il semble que les Noëls français et dialectaux ne soient pas d'une bien antique origine.

Mais la question est controversée. Car, dès le XII^e siècle, on rencontre une adaptation française du chant liturgique : *Loetabandus* qui est en somme le premier Noël français ; mais il se trouve aussi que ce premier Noël est une chanson à boire, en dialecte normand.

En Provence on a plus de bonheur. La plus ancienne cantilène provençale que l'on connaisse (elle remonte au XI^e siècle) est une Invocation à la Vierge pour le Jour de Noël.

La mélodie de cette cantilène se chante toujours dans les offices divins, sur l'Hymne à la Sainte Vierge *Ave maris stella*.

Au XIII^e siècle l'œuvre d'Adam de la Halle ne contient qu'un chant pour la Nativité et encore c'est un rondeau profane.

Les origines du Noël restent donc bien vagues. Cependant il est à peu près établi que, dès les commencements, il y a eu, entre la fête du Christ et des Fêtes populaires antérieures, une coïncidence de dates. Ces fêtes populaires étaient celles des *Calendes* et du *Sol novus*.

Elles consistaient en quêtes où chacun allait, de maison en maison, demander aux plus fortunés de quoi faire bombance en l'honneur de l'An nouveau.

Des scènes de colossales beuveries et goinfreries perpétuées plus modestement dans le réveillon, occupaient la nuit entière.

Quêtes et festins donnaient lieu à des chants dont nous sommes abondamment pourvus et qu'on appelait « aiguillanées ». Le plus souvent ils sont fort grossiers.

Les aiguillanées étaient chantées par les bouviers portant leur aiguillon à bœufs enrubanné. Or ces chansons rustiques déteignirent rapidement sur les Noël pieux et amenèrent un mélange extravagant où bientôt le profane contamina le sacré.

Ce mélange se fit presque au début du genre qu'on place généralement au XV^e siècle. C'est alors que le Noël, tel que nous le connaissons, serait sorti directement des farces pastorales jouées dans les Mystères de la Nativité.

Ces farces pastorales ne seraient que les échos, en langue vulgaire, des chants latins de la Fête des prés, sortes de hors-d'œuvre liturgiques, où déjà quelquefois apparaissent des pointes de comique.

Notons que ni au XIV^e ni au XV^e siècles, les grands auteurs n'ont écrit de Noël. On n'en trouve aucune trace dans Marie de France, Christine de Pisan, Alain Chartier, Charles d'Orléans, Villon.

La première pièce analogue à un Noël apparaît à la fin du XV^e siècle, dans la scène des bergers du *Mystère de la Passion* d'Arnauld Gréban.

De cette époque date un Noël exquis, perdu dans les

Grandes Heures royales d'Antoine Virard, dédiées à Charles VIII.

*D'une pôvrette
Jeune fillette
Un petit enfant nasquira
Que toute pauvre bestelette
Adorera.*

*En la crèche
Sus sèche herbette
L'asne rude le saluera,
Le bœuf vers lui s'acclinera.
Adonc sera le Dieu des Dieux
Loué en la terre et aux cieus !...*

Enfin nous possédons un manuscrit, ayant appartenu aux Rois Charles VIII et Louis XII, qui contient : *Les Noëls excellents et très contemplatifs de Jehan Tisserand, Dr. en Théologie de l'Université de Paris, confesseur de la Reine.*

C'est, à notre connaissance, le plus ancien auteur de Noëls véritables.

Pour aucun des Noëls conservés dans ces recueils, on n'indique le timbre des chansons. Ou bien on chante leurs paroles sur des airs liturgiques, ou bien ils possèdent une mélodie qui est devenue traditionnelle.

C'est parmi ces Noëls que l'on rencontre les deux Chants cités par Rabelais comme très populaires de son temps (*Pantagruel*, III, 14 et IV, 22) :

A la Saint-Nau, qui est un des spécimens les plus remarquables du genre, par le charme du thème musical (un branle coupé connu sous le nom de « Charlotte »), par la beauté du refrain, par la prière naïve et sérieuse qui finit la pièce.

Quant à l'autre, c'est le fameux *Noël Nouvelet*, composition d'une grâce exquise.

Ces Noël, on ne les chantait pas autrement que de nos jours, comme nous l'apprend Et. Pasquier dans les *Recherches de la France* : « En ma jeunesse, c'était une coutume, que l'on avait tournée en cérémonie, de chanter tous les soirs, presque en chaque famille, des Nouëls qui estoient chansons spirituelles faictes en l'honneur de Nostre-Seigneur, lesquelles on chante encore en plusieurs églises pendant qu'on célèbre la grand'messe le jour de Nouël, lors que le Prestre reçoit les offrandes ».

Malheureusement on n'en resta pas là. A la faveur du Noël pieux introduit dans l'Office, le Noël bouffon y entra, Noël qui, ayant pris aux chansons profanes d'abord leur musique, en adopta bientôt les formes verbales les plus grossières.

Si l'on en croit Rabelais, l'un des créateurs de ce genre serait son grand-oncle, Guillaume Frapin. « En Angiers estoit pour lors un vieux oncle, seigneur de Saint Georges, nommé Frapin ; c'est celuy qui a faict et composé les beaux et joyeux noëlz en langaige poectevin ».

Quoiqu'il en soit, les recueils de Noël qui se multiplièrent à partir du 1520 témoignent d'une grande indigence de pensée et de style.

Des expressions typiques, des vers entiers même sont tirés des pièces du XV^e siècle.

Leur forme, c'est une cantilène religieuse suffisamment noble dans son noyau originel mais bien dévoyée par la suite.

Toutefois parmi les œuvres de Jehan Daniel, Crestot, Bédouin, on peut citer quelques pièces charmantes :

Le grand diable est enragé...

Laissez paistre vos bêtes...

Mais l'ensemble est mauvais et cela choque jusqu'à Erasme qui écrit, à propos de ce scandaleux mélange du profane et du sacré : « Alors résonnent les trombones, les trompettes, les fifres des orgues et l'on chante avec. On entend la mélodie des honteuses chansons d'amour, d'après lesquelles dansent les mauvais garçons et les filles publiques. Ainsi on court en foule aux églises comme en un lieu de divertissements pour entendre quelque chose de gai et de réjouissant » (1521).

Il résulte indubitablement de tout cela que le genre littéraire et musical du Noël avait, somme toute, échoué en France, dès le XVI^e siècle.

**

Or il se trouve qu'en Provence, un siècle plus tard, on voit éclore des Noëls qui, tout en gardant une vive saveur populaire, n'en conservent pas moins un contenu religieux, familier certes, mais robuste et de bon aloi, et cela dans une forme admirable ? Je parle des Noëls de Saboly

D'où vient cette différence de destinées ?

Il y a peut-être une explication plausible à cet échec français et à cette réussite provençale.

En Français on constate, dès le XVI^e siècle, un divorce entre l'inspiration populaire et la littérature. Celle-ci devient savante, aristocratique, elle se réclame des Grecs et des Latins. De chrétienne elle se fait païenne.

Délaissés, les petits genres ne tardent pas à glisser dans la platitude et le comique grossier. Ils perdent cette noblesse sans quoi il n'est plus de beauté.

Or en Provence le Noël rencontre une forme populaire encore vivante, et un dialecte savoureux, le Rhodanien. Héritier des grands troubadours, tout dépouillé qu'il soit de leurs

riches parures, ce Provençal n'en reste pas moins une langue aux formes solides avec un air campagnard, provincial, frais, qui manque au français littéraire.

C'est là ce qui explique la réussite de Saboly, maître incomparable du Noël populaire.

Car le Noël est un genre spécifiquement populaire, mais qui, pour atteindre à une beauté littéraire, doit conserver, sous sa naïveté, les caractères d'une foi pure. Cela n'exclut ni la bonhomie, ni la malice, ni le comique. Cela exclut la grossièreté et la bassesse.

Si l'on prend le Noël soit sous la forme d'un hymne (et c'est le cas le plus rare), soit sous la forme d'un récit (et c'est le cas le plus fréquent), il n'y a pas de moule capable de recevoir une matière plus touchante, plus noble, plus poétique, que cette histoire merveilleuse où l'on voit un petit enfant, qui est un Dieu, avec sa Mère, qui n'est qu'une femme, entre un bœuf et un âne, sur la paille, au cœur de l'hiver, cependant que dehors trois bergers, en plein vent, réveillent les gens du village, en criant qu'il est né un Enfant Divin, et qu'on voit arriver, avec leurs serviteurs enturbannés, leurs chevaux à plumets, leurs dromadaires, leurs esclaves noirs, leurs archers, leurs chambellans, leurs porteglaives, trois grands rois d'Orient conduits par une Étoile.

Car là est l'essentiel de cette histoire : la grotte, les bergers, les Rois. Et de ces trois éléments, l'élément dramatique par excellence, l'élément humain, c'est l'Appel des bergers. Il semble que la Noël soit une fête avant tout pastorale et que le Noël soit par excellence le chant d'élection des bergers.

De là ce côté de grandeur planétaire, ce ciel, cette vocation de la hauteur où veillent les pâtres, ce goût de l'étoile, et cela sans emphase, mais avec de bons mots qui sentent le lait de chèvre et la botte de foin.

*« Les petits pâtres sur les crêtes,
 Les nuits d'été, perdent la tête.
 Au mois d'avril dans les rochers
 Ils jouent tout seuls de la clarine,
 Quand l'eau arrive avec ses pleurs,
 Ils croient mardi que c'est lundi,
 Et quand l'hiver gémit et brâme,
 Ils embrassent la terre et allument des feux
 Pour protéger des coups de vent
 Le chien, le pâtre et le troupeau... »*

C'est donc cette saveur de terre sèche, de hauts pâturages, cette splendeur étoilée, ce ciel provençal, qui ont manqué à ceux du Nord ; car le ciel provençal, la nuit, c'est déjà le ciel d'Orient. Et ce qui leur a manqué aussi, c'est cette langue qui sent encore l'herbe, la motte de terre écrasée, la bergerie, les plantes aromatiques, ces mots encore frais d'où l'idée n'a pas chassé l'image ; ce qui leur a manqué c'est une vieille tradition d'indulgence et de bonhomie qui tempère la malice et mesure le comique ; ce qui leur a manqué enfin c'est peut-être le génie du geste, du mouvement, de l'attitude.

Comme l'a proclamé je ne sais plus quel poète : « Un peuple qui n'a pas de santons ne saurait inventer de beaux Noëls ».

Or le peuple provençal a les santons les plus touchants, les plus humains, et aussi les plus rustiques du monde ; il n'est donc pas étonnant qu'il ait inventé à leur usage d'admirables Noëls.

Le roi du genre, c'est un Provençal du Comtat, Messire Nicolas Saboly, prêtre, bénéficiaire, sous-diacre et maître de musique, en la bonne ville d'Avignon.

Il naquit à Monteux en 1615, sous le règne de Louis XIII, fit de fortes études chez les Jésuites, d'où il sortit prêtre

et bachelier en théologie. Second bénéficiaire de l'église Saint Pierre en Avignon il y tint les orgues en qualité de maître de chapelle. C'est là qu'il écrivit ses Noëls. C'est là que, tous les ans, il les faisait chanter pendant les quarante jours qui précèdent la Nativité. Il en composa un, en 1660, lors du passage de Louis XIV, et le succès en fut immense. Des recueils édités, chaque année, de 1669 à 1674, rendirent le nom de Saboly populaire jusqu'aux confins de la Provence.

Le bon prêtre mourut le 25 juillet 1675. Sa mort n'enleva rien à la vogue de ses Noëls. « Saboly est le troubadour des pauvres gens, a écrit F. Mistral, le chantre de la crèche, le chantre de l'âne, du foin, de la bergerie, du froid, du haillon et de la misère, et son bonheur et son triomphe est, tout en la relevant, de faire rire la misère...

« Aux natures le plus rudes, aux hommes les plus durs. Saboly fait concevoir et toucher du doigt les plus profonds mystères de notre sainte religion. Tout en endoctrinant, il a des couleurs si gaies pour peindre la loi chrétienne, un art si aimable pour expliquer la Rédemption, que ses couplets pénètrent qui les chante d'une irrésistible joie et d'une foi sereine et forte ».

Saboly ne fut pas le dernier créateur de Noëls provençaux ; cependant il faut arriver jusqu'au XIX^e siècle et rencontrer deux grands poètes comme Aubanel et Roumanille, pour trouver quelque pièce digne d'être lue et chantée. Le *Bressarello* du premier et le *Chato avuglo* du second sont certes de belles choses, mais isolées dans l'œuvre de ces deux félibres.

Plus près de nous, avec les *Noëls et Chansons de Lourmarin*, un effort a été fait dans le dessein de rendre à ce genre familial un peu de son ancienne grâce.

Pour en revenir au Français, le cantique de la Nativité, au XIX^e siècle, n'appartient plus au véritable art religieux.

La Révolution a fait oublier les psaumes. Seuls subsistent les cantiques adaptés sur des airs d'opéra ou d'opéra-comique. Lorsqu'on en composa de nouveaux, on le fit dans le même style. Les recueils des Frères des Ecoles chrétiennes, des Pères Jésuites, des catéchismes de Saint Sulpice, ne contiennent, hélas ! que trop de ces airs de romance.

Une réaction cependant s'est produite vers 1895, en Belgique. On est retourné alors aux vieux chorals : on s'en est inspiré.

Mais le mouvement ne semble pas être devenu populaire. Le clergé s'en tient trop souvent à l'ancien répertoire.

Ce renouveau n'a pas eu son homme de génie, son Saboly. Peut-être n'est-ce pas le fait du hasard.

Si la foi, la naïveté et le sens du rustique sont nécessaires à cette réussite, n'est-ce pas de nouveau par quelque poète dialectal, perdu en sa province, Périgord, Limousin, Provence, qu'un peu de vie et de beauté seront rendues à cette touchante poésie de la crèche ?

GABRIEL JARMATY.

H. B.

Des variations et des tribulations d'une Zaouïa berbère à travers les âges

FONDATION

Dans la seconde moitié du XII^e siècle de l'ère chrétienne, sous le règne de l'Almohade Abou Yacoub Youssef, un petit berbère ânonne le Coran dans une msid (1) du Sous. L'enfant est pieux. Doué d'une excellente mémoire, il est aussi robuste, vif et ambitieux. Rien ne le rebute, ni l'aridité de l'enseignement traditionnel, ni les coups de baguette que le fkih lui applique sur les doigts ou sur la plante des pieds, quand, d'aventure, il se montre distrait.

L'adolescence vient. Le jeune Saïd ou Ameur, tel est son nom, est touché par la flamme mystique. Il veut parfaire son instruction religieuse. Or, à cette époque, un célèbre saint, Abou Mohammed Salih ben Insaren ben Inafyan, de race berbère lui aussi, professe à Safi. Après le pèlerinage obligatoire aux lieux saints de l'Islam, ce vénérable personnage avait vécu vingt années en Alexandrie d'Egypte où il suivit les cours des plus illustres chioukh (2) soufistes d'Orient, notamment de Sidi Ben Median el Ghaout, patron de Tlemcen.

(1) Ecole coranique.

(2) Cheikh, pluriel : chioukh = chef. On emploie indifféremment ce terme pour désigner le chef religieux d'une confrérie ou d'une zaouïa ou le chef temporel d'une fraction de tribu.

Saïd se rend donc à Safi, auprès d'Abou Mohammed Salih qui le prend en affection. Là, il complète son bagage intellectuel, sans négliger les pratiques magiques — nous n'osons dire de sorcellerie — qu'un aspirant thaumaturge ne saurait dédaigner s'il veut rapidement asseoir son influence dans l'esprit mobile et superstitieux des populations du Maghreb el Aksa (1).

Quand il juge son élève suffisamment formé, Abou Mohammed Salih lui fait don d'un âne, d'un chat et d'une parcelle de sa baraka, et lui dit : « Te voici désormais un homme, ô mon fils. Va ! laisse-toi conduire par l'âne jusqu'à ce que le chat te quitte. Tu t'arrêteras alors, tu t'installeras et tu enseigneras les doctrines de l'Islam. Va et que la bénédiction divine soit sur toi ». C'était un moyen élégant d'éloigner un concurrent possible.

Guidé par son âne, Saïd ou Aneur chemine pendant trois semaines. Il traverse le Haouz de Marrakech, puis pénètre dans la montagne. Enfin le chat disparaît alors que le maître campait pour la nuit dans une gorge sauvage et quasi déserte du grand Atlas central, au lieu dit Taghia.

Le destin de l'apprenti marabout s'accomplit. Il prend contact avec les gens du pays, berbères senhadja (2), frustes, ignares et méfiants, les éblouit facilement par sa science, plus encore par ses talents de sorcier. Quelques séances de prestidigitation asseoient sa renommée, son influence grandit. Mais sa réussite même faillit causer sa perte. De pieux personnages, installés depuis longtemps dans la région, prennent en effet ombrage du succès de l'intrus. La lutte s'engage. Saïd, plus instruit, plus actif, plus rusé, déjoue toutes les intrigues.

(1) Le Maghreb el Aksa correspond sensiblement au Maroc actuel.

(2) Les Senhadja sont, avec les Masmouda et les Zeneta, l'une des grandes races berbères du Maroc.

Débarrassé de ses rivaux, son autorité s'établit solidement, sa sainteté n'est plus mise en doute par personne.

Dès lors, l'ambition de ce sage est satisfaite. Il ne songe plus qu'à gérer en paix son petit fief temporel et religieux. Il se marie, Dieu lui donne un fils. La vieillesse arrive ; il meurt entouré du respect et de l'amour de tous ses fidèles. La liste déjà longue des sanctuaires marocains s'enrichit d'une nouvelle unité...

Les premiers descendants du Saint n'ont certes pas sa classe. Ils se contentent de vivre tranquillement dans le domaine légué par leur ancêtre. Hors du district reculé où ils résident personne ne se soucie de leur existence. Le Makhzen ne les connaît pas, aucun Sultan ne songe à les assujettir. Ils sont indépendants, et l'on peut les imaginer heureux, puisque la légende, comme l'histoire, les ignore.

*

**

CRISE MYSTIQUE.

Au cours du dix-septième siècle de notre ère, le vieil arbre maraboutique refleurit. La naissance de celui qui va lui donner une illustration toute particulière est entourée de faits surnaturels.

Sa mère, Nedjma, épouse de Youssef, descendant direct de Sidi Saïd ou Ameer, était stérile. Désolé de n'avoir pas d'enfant, elle se rend un soir au sépulcre de l'ancêtre, entre dans la pièce où repose son corps, dénoue sa ceinture, l'accroche à la pierre tombale, à côté de laquelle elle s'étend. La nuit passe ainsi en prière. A l'aube, elle s'endort, enfin apaisée, certaine que ses vœux seront exaucés.

En effet, peu après, elle est grosse. Et l'heureuse Nedjma donne le jour à un garçon que l'on prénomme Saïd, comme

son ancêtre, en souvenir de la nuit miraculeuse. L'enfant est si frêle que sa survie n'est pas moins surprenante que sa conception. Il grandit néanmoins. Le rude climat de la montagne le fortifie, il se développe, il devient un robuste gaillard. Orphelin de bonne heure, il a comme tuteur un oncle qui ne l'aime pas, ne le comprend pas et néglige son éducation. Distrait, rêveur, passionné et secret, le jeune Saïd ou Youssef déconcerte ses proches. Il fait part un jour au tuteur de son désir d'étudier pour devenir un fkih (1). L'oncle, qui n'entend décidément rien aux spéculations de l'esprit, ni aux choses de la religion, contemple avec étonnement cet étrange enfant. Il ne voit dans son vœu qu'une fantaisie d'oisif et décide d'y couper court. Aussi, un matin, enveloppé d'un burnous noir, muni d'un peu de farine, de quelques noix et, suprême richesse, d'un petit morceau de sucre, le jeune Saïd ou Youssef s'en va garder le troupeau de chèvres familial, sur les pentes de la montagne.

Vite rebuté par cette existence grossière, il s'enfuit, marche à l'aventure, est finalement accueilli par un fkih charitable qui lui apprend à lire et à écrire. Muni de ces rudiments, le néophyte gagne les plaines du nord et les Jbala dont le pays abrite le tombeau vénéré de Moulay Abdesselam ben Mecchich, le grand saint du Jbel Alem, pôle de l'Occident, gloire du Maroc. Et Saïd ou Youssef étudie pendant des années à El Ksar el Kebir, puis à Fès, puis au Tafilalet, vivant d'aumônes et se fustigeant sans cesse. Beaucoup se contenteraient de son bagage intellectuel, déjà enviable, mais il estime que toutes ses connaissances sont bien peu de chose. Il faut, pense-t-il, se retremper aux sources de l'Islam, il faut se nourrir des doctrines orientales, écouter les maîtres égyptiens, se pénétrer de leur enseignement, vivre de leur vie, s'imprégner de leur exemple.

(1) Fkih = lettré, maître d'école, écrivain public.

Saïd ou Youssef accomplit le pèlerinage aux Lieux Saints du Hedjaz. Il étudie au Caire, à la fameuse mosquée d'El Azhar, il étudie à Damiette, il étudie aussi en Alexandrie d'Egypte. Là sa persévérance trouve sa récompense dans les extases dont il est coutumier au détriment de sa santé. Tout le monde se moque de ce berbère illuminé et misérable dont l'accent décèle l'origine. Il n'a cure des railleries : il entre en communication avec l'au-delà, il a des visions. Les Saints du Levant, et le plus fameux d'entre eux, Moulay Abdelkader Djilani, pôle de l'Orient, lui apparaissent pour lui intimer avec bienveillance l'ordre de retourner au Maghreb el Aksa prêcher les gens de bonne volonté. Consécration suprême, le Prophète daigne confirmer en personne cette mission, au cours d'une apparition nocturne qui laisse Saïd ou Youssef épuisé et pantelant.

L'infatigable pèlerin reprend alors le chemin du pays natal, à pied, son bâton à la main. Les fatigues excessives de sa vie errante de travail et de privations finissent par le terrasser. Tombé malade à Tlemcen, il perd la mémoire. Il lui faut alors tout recommencer. Beaucoup se rebutteraient, mais Saïd ou Youssef, hanté par la vocation ne se décourage pas. Il reprend le pénible et lent apprentissage. Il se rend à Tamgrout, dans le Drâa, où le chef de l'ordre des Nasiriyyin (1) le prend en pitié, lui enseigne à nouveau les doctrines de Chadili. Il visite quatorze autres chioukh religieux, retrouve ses extases au cours d'un séjour au sanctuaire de Moulay Abdesselem ben Mecchich, se fixe un moment à Fès, au Tadla, puis revient dans sa montagne. Il n'ose s'installer à la zaouïa familiale, tant il craint l'incompréhension, la jalousie ou les moqueries de ses parents. Une tribu amie lui offre opportunément l'hospitalité, lui donne les moyens de

(1) Les Nasiriyyin sont l'une des grandes confréries religieuses de l'Islam marocain.

créer une nouvelle zaouïa, non loin de celle de ses ancêtres. Elle le marie. Des enfants naissent en même temps qu'accourent de plus en plus nombreux les disciples avides de recevoir son enseignement. Un ordre religieux, une confrérie nouvelle, se crée ainsi peu à peu.

Satisfait à la pensée que ses efforts ne furent pas vains, que ses doctrines lui survivront, ce sublime illuminé, cet infatigable étudiant, ce grand mystique s'éteint enfin doucement, chargé d'ans, accablé de fatigues.

*
**

FOLIE DES GRANDEURS.

Son fils, Youssef, est d'une toute autre essence. Intelligent, mais doué d'une ambition effrénée, il entend jouer un rôle politique. Pour cela, tous les moyens lui seront bons, en premier lieu la confrérie fondée par son père à des fins purement désintéressées. La tentation est trop forte de fonder une nouvelle dynastie berbère comme le firent autrefois les Almoravides et les Almohades, qui, sortis d'un couvent, bâtirent des empires en s'appuyant sur le zèle religieux de leurs adeptes.

Or, depuis le quinzième siècle, la mode au Maroc est aux chorfas, c'est-à-dire aux descendants du Prophète. Partout fleurissent de nobles rameaux dont l'authenticité est souvent douteuse. On s'empare même des saints défunts, et, après un habile tour de passe-passe, on fait précéder leur patronyme, parfois berbère, du titre de Moulay (1). La dernière dynastie, celle des Saadiens, est d'origine chérifienne, la nouvelle, celle des Alaouites, également. Pour un homme habile, décidé

(1) Titre que l'on donne aux chorfas.

à tout. une telle particularité n'est pas un obstacle. Puisque, pour réussir, il faut se réclamer du Prophète, Youssef ou Saïd sera chérif à son tour, comme tout homme bien né. Et il se fait confectionner aussitôt une illustre généalogie qui le rattache à Fatima, fille de Notre Seigneur Mohammed.

Il donne une vigoureuse impulsion à la confrérie de son père. Partout, ses disciples ouvrent des zaouïas affiliées, en montagne comme en plaine, et jusque dans les villes impériales. On en trouve même en Algérie. Tandis qu'il couvre ainsi le pays d'un réseau serré de succursales religieuses, dont chacune est un centre actif d'information, de propagande et d'action éventuelle, Youssef ou Saïd se préoccupe aussi de l'instrument militaire indispensable à l'exploitation des succès politiques, c'est-à-dire à la conquête du pouvoir.

Son autorité s'affermit dans le Haut et dans le Moyen Atlas sur de nombreuses tribus senhadja, hostiles par tradition au Makhzen et plus encore aux tribus vassales des Sultans. Ces populations montagnardes, souvent faméliques, toujours turbulentes, constamment en mouvement, contemplent depuis des siècles avec avidité les plaines du Tadla, de Meknès ou de Fès, enfin toutes les terres de parcours ou de labours où elles pourraient mieux vivre, mais dont l'accès leur est interdit par les garnisons des Sultans. Certes, elles effectuent bien, de ci de là, de fructueuses razzias, mais le produit de ces expéditions est vite dispersé, l'hiver vient, les pâturages se raréfient, le froid décime les troupeaux et la misère sévit à nouveau. Cette lutte constante contre un sort adverse, contre une nature hostile, trempe les caractères, aguerrit les corps. Aussi ce sont de rudes troupes sur lesquelles Youssef ou Saïd sait pouvoir compter quand sonnera l'heure de la grande aventure, de la ruée classique des montagnes sur la plaine.

En vérité, le moment paraît venu de tenter la chance. Moulay Ismaïl, fondateur de la puissance alaouite, pacifica-

teur de l'Empire, vient de mourir. Il n'a pu réduire les Berbères de la montagne mais il les a contenus par une ceinture de forteresses établies sur les pourtours de leur âpre territoire. Entre les mains de ses fils, qui se disputent le trône, le pouvoir s'effrite. Tour à tour souverains, puis déposés, puis réacclamés Sultans, les enfants de Moulay Ismaïl sont à la merci des grands feudataires de la couronne, de la milice noire des Bouakher (1) ou des tribus arabes guich.

Instruit de cette lamentable anarchie, Saïd ou Youssef décide d'intervenir. Il donne asile au prince découronné Moulay Ahmed el Debechi, à qui son frère le Sultan Abou Merouan, l'usurpateur, veut faire crever les yeux. Il lui procure les moyens de reconquérir le pouvoir. Dès lors, l'influence du marabout montagnard paraît à son apogée. Il est sur le point de réaliser ses ambitieux projets. Ce petit sultan, son protégé, il va s'en servir, puis l'écraser. Son orgueil berbère éclate en même temps que s'affirme son mépris pour les paysans ou les citadins de la plaine. Il se croit invincible, invulnérable, il se prend pour une force de la nature, aussi terrible, aussi irrésistible que l'orage d'été qui roule, éclate et se déchaine dans les canons sauvages de la haute montagne. Dressé sur un rocher, face à la plaine qu'il domine, sa puissante stature courbée pour mieux résister au vent, Youssef se frappe la poitrine de ses poings robustes, aspire avec joie les effluves des bois et se jure d'entrer en vainqueur à Marrakech, puis à Fès. Tout est prêt, tout paraît facile. Le santon ne prend plus aucune précaution et cependant il n'a jamais été aussi proche de sa perte. L'excès même de sa puissance a porté ombrage au Makhzen qui a percé à jour ses plans, et décidé sa mort pour sauver la dynastie.

(1) Les Boukhader, esclaves noirs, formaient le gros de l'armée du Sultan. Les tribus guich, installées sur des terres appartenant au Souverain, devaient lui fournir en échange des contingents d'infanterie et de cavalerie.

Avec de belles promesses, on attire le naïf berbère hors de sa montagne, on lui donne une escorte magnifique, on éloigne peu à peu la sienne et Youssef ou Saïd disparaît un jour, sans bruit, sans laisser de traces. Personne ne sait ce qu'il est advenu de lui, personne ne connaît sa tombe. Partout où il le peut, le Makhzen ferme ses zaouïas, confisque leurs biens, persécute les fidèles. Beaucoup sont décapités, d'autres murés vivants dans des remparts de pisé, certains sont sciés en long entre deux planches, ou cousus vifs dans des cadavres de bœufs, vidés de leurs entrailles, puis laissés dans cette affreuse prison où le tetanos les achèvera.

Désemparées par la fin tragique de Youssef ou Saïd, les tribus berbères se terrent à nouveau dans la montagne où personne ne songe à les atteindre. Mais les fidèles, les initiés survivants ne veulent admettre ni la défaite ni la mort de leur saint. Aussi s'en vont-ils répétant inlassablement qu'avant de partir de son plein gré pour une destination secrète, et à des fins de lui seul connues, le Maître les a congédiés en leur disant : « Si quelqu'un déclare devant vous que je suis mort, ne le contredites pas, et si l'on affirme par ailleurs que je suis encore vivant, certifiez qu'assurément je le suis ».

Ces paroles sybillines ne peuvent évidemment empêcher la ruine de l'édifice élevé par Youssef ou Saïd. Sa confrérie religieuse disparaît dans la tourmente. En montagne, chaque tribu reprise par son esprit particulariste se détache des derniers compagnons du santon. Ses descendants n'ont plus comme ressource que de se réfugier à la Zaouïa de Taghia, auprès du tombeau de l'ancêtre, Saïd ou Aneur, où ils sont en sûreté.

G. SLIMAN.

(A suivre)

L'Ane Culotte

IV

Tel fut le premier effet de cette défense. L'enfreindre pour un Claudius, un Sucot, un Rapugue, eût été un jeu. Mais je n'avais point leur génie et ne me sentais pas capable de l'acquérir jamais.

Je me contentai donc de rêver chaque jour au pont de la Gayolle. Ce n'était somme toute qu'un vieux pont de pierre à une arche, qui enjambait tant bien que mal un petit torrent de vingt pieds de large. Dans les environs, pas une maison habitée. Deux grands peupliers, visibles de fort loin, en marquaient l'emplacement derrière une prairie.

Jusque là rien de bien singulier, et le site n'eût pas valu l'honneur d'une visite. Mais l'intérêt commençait brusquement dès franchi le ruisseau.

A gauche un boqueteau de chênes-verts et un chemin. Ce chemin âpre, tordu, noir, grimpait rapidement et tournait parmi les rocs et les racines noueuses. Où menait-il ? Il escaladait un énorme épaulement où noircissaient les arbres, puis disparaissait. De toute évidence, c'était là une des voies d'accès à la montagne.

La montagne !... Ses grandes griffes arrivaient jusqu'au pont et mordaient dessus. En deçà commençait l'étendue tendre des terres meubles, avec leurs maisons groupées autour de quelques arbres, leurs vergers, leurs vignes et ces carrés d'honnêtes cultures au milieu desquels, en hiver, dès cinq heures du soir, çà et là, s'allument de petites lampes. Or jamais je n'avais aimé ces champs de labour. Maintenant je les haïssais, tant l'attrait de ce chemin mystérieux avait pris force sur mon âme. Si je n'osais encore m'y engager, il m'arrivait parfois de courir tout seul, en cachette, jusqu'au torrent;

et là, assis sur le parapet du vieux pont, je passais une heure ou deux à regarder cette route sauvage qui conduisait vers les forêts, les combes et les plateaux que tourmente la tramontane. On n'y voyait jamais personne. Ce fait éveilla mon attention et donna encore plus de charme à cet au-delà mystérieux et attirant du pont qui marquait la limite de mes libertés.

Cependant un soir, alors que l'hiver s'était déjà adouci et qu'on sentait monter de la terre comme une fermentation végétale, étant assis selon mon habitude sur le parapet de la Gayolle, j'entendis rouler des cailloux dans le chemin interdit. Et levant la tête, je vis déboucher du milieu des chênes l'âne, le fameux âne dont je ne savais encore rien. Il ne portait plus ses braies hivernales, sans doute à cause de la douceur insolite de l'air. La tête basse comme pour flairer les cailloux, d'un sabot prudent, il descendit le raidillon. Saisi de je ne sais quelle crainte, je me retirai dans le pré. Il passa en faisant claquer ses petits pas d'âne léger sur les dalles du pont. Les couffins qui brinqueballaient sur son dos, étaient pleins jusqu'aux bords de branches d'argélas en fleur. Cette plante, qui fleurit en février, est une sorte de genêt épineux. Le chargement de l'âne m'étonna. De loin je le suivis.

Il se dirigea tout droit vers le presbytère. Sans doute y était-il attendu, car l'abbé Chichambre en sortit aussitôt et transporta l'argélas dans l'église. Après quoi il dit quelques bonnes paroles à l'âne Culotte et lui donna une tape sur la croupe. L'âne vira de bord et repartit vers la montagne.

Je m'attachai de nouveau à ses pas, mais arrivé au pont, je n'osai passer outre. D'ailleurs la nuit tombait. On entendait tinter des clarines derrière le torrent, dans le bois de chênes-verts. Quelques brebis apparurent et, derrière elles, la grande silhouette de notre berger Anselme.

Il m'aperçut et m'appela. J'étais un peu penaud d'avoir été surpris en un lieu frappé d'interdiction. Mais Anselme ne me fit pas mauvaise mine. Peut-être ignorait-il la défense. Il me dit :

— Tu veux rentrer avec moi, petit ?

— Bien volontiers, Anselme.

— Tu as vu passer l'âne ?

— Je l'ai vu. Il venait de la cure.

— Je sais. Tout à l'heure, en descendant, il portait deux couffins d'argélas.

Nous avançons, précédés du troupeau et du chien.

— Demain, me dit Anselme, c'est le premier Dimanche de Carême, quarante deux jours avant Pâques.

Je pris mon courage à deux mains.

— Et d'où il vient, Anselme, cet âne avec ses couffins de genêt sauvage ?

Anselme me regarda, étonné.

— D'où il vient?... Mais de là-haut, parbleu ! De chez M. Cyprien.

J'ouvris de grands yeux.

— Tu ne connais pas M. Cyprien ?

Je fis signe que non.

— Et tu ne sais pas où est le mas de Belles-Tuiles ?

Le troupeau s'était arrêté sur nos talons. De là on découvrait au loin les vieux mamelons des collines. L'ombre ne touchait pas encore les Hautes-Terres.

Anselme me désigna un bois de pins d'où montait une minuscule fumée bleue.

— Belles-Tuiles, c'est là, me dit-il.

— D'ici, est-ce qu'on voit la maison ? demandai-je.

— Non. Il faut aller jusqu'à la pinède. On ne découvre le « ménage » que lorsqu'on est tombé dessus... Un bel endroit, avec de l'eau, et de bons repos pour l'hiver, pleins de soleil, à l'abri du vent...

Le troupeau s'était remis en marche. Nous arrivâmes aux premières étoiles.

Le lendemain, l'abbé Chichambre officia devant un autel tout fleuri de ces plantes d'hiver épineuses. L'église embaumait la montagne. Pendant toute la messe je pensai à l'âne Culotte qu'une main mystérieuse avait, la veille, chargé de ces branches au parfum amer. De temps en temps je regardais le berger Anselme qui, debout à côté du bénitier, faisait à haute voix des répons en latin pastoral aux murmures liturgiques de l'abbé Chichambre. Un gai soleil d'hiver se ruait dans l'église à travers les vitraux, et l'on sentait que dehors le ciel, encore parfumé par le vent des neiges, inclinait du côté de la bonne saison.

Ce fut une journée de beaux rêves orientés vers les collines.

*
**

L'âne ne se montra pas de quinze jours.

Quand je le vis, c'était à la sortie de l'école.

— Hé Culotte ! cria Claudius.

Culotte passa, digne, distant. Le temps était horrible. Les giboullées de mars balayaient le ciel et la pluie cinglait le pauvre âne qui disparut derrière une rafale.

— Je la lui souhaite bonne. Il remonte, cria Rapugue.

— On pourrait peut-être le suivre ? railla Claudius.

Il faisait tellement mauvais qu'on dut rentrer dans l'école. En attendant la fin de l'averse, on se réunit à quatre ou cinq dans la classe, autour du poêle encore bien chaud.

— Moi, dit Sucot, j'y suis monté là-haut une fois, l'an dernier.

— C'est loin ? demanda quelqu'un.

— Oui, c'est loin, mais c'est joli.

J'écoutais, le cœur palpitant.

— Et qu'est-ce que tu y as vu ?

— J'y ai vu un grand chien et des tas de bêtes. C'est plein de pigeons, de volailles, de lapins, des tas !

Il fit un geste large.

— Comme dans l'arche, alors ? ricana Claudius. Il faudra y monter. On va en prendre des oiseaux avec les pièges !...

Sucot, qui passait cependant pour un mauvais garçon, répliqua :

— C'est ça, je te le conseille... Si tu tiens à ta culotte... Moi, j'y ai laissé la mienne...

— Et tu l'as vu, le père Cyprien, toi, là-haut ?...

— Non, je ne l'ai pas vu. Personne ne le voit. Depuis quatre ans qu'il s'est amené dans le pays et qu'il s'est installé là-haut, il n'a pas montré son museau une seule fois.

L'averse ayant cessé, nous nous séparâmes.

*
**

Le froid ne dura pas. L'hiver avait atteint ses dernières limites et déjà, derrière toutes les murettes, toutes les haies, les premiers signes du printemps touchaient les plantes précoces.

C'est alors que je sentis vraiment la tentation. A mesure que montait le printemps, une inquiétude se levait en moi. Je ne tenais plus en place : une sourde envie me prenait de quitter les lieux que j'habitais avec les miens, ce petit village de Peïrouré encadré de platanes et de peupliers d'Italie, qui livraient déjà aux brises tièdes les premières pointes de leur feuillage, et d'aller ailleurs, plus loin que les haies connues, dans les chemins inexplorés, et singulièrement dans ce sentier de la Gayolle qui, depuis quelques mois, avait orienté mes rêves.

Sur M. Cyprien, j'avais appris, par bribes, soit à l'école, soit même à la maison, pas mal de choses. Je savais qu'on l'avait vu descendre de la diligence, un beau soir, et que, sans même s'arrêter une nuit à l'auberge de Peïrouré, il était allé s'installer à Belles-

Tuiles. Cette bastide, le notaire l'avait achetée, en son nom, quelques mois auparavant.

Depuis lors, M. Cyprien vivait là-haut. Au début de son séjour, quelques rares visites, à la nuit tombante, chez les fournisseurs, furent ses seules apparitions dans le village, où ensuite l'âne Culotte était venu assez régulièrement aux provisions.

M. Cyprien ne recevait jamais de lettres, il payait bien, on ne le voyait pas. Naturellement cent racontars couraient sur son compte.

Le seul fait qu'il vécût sans compagnie humaine, à cinq ou six kilomètres du pays, offrait déjà une belle source d'inspiration aux commérages. Cependant on s'en tenait là. Les suppositions fleurissaient dans toutes les têtes, et alimentaient les propos, mais personne ne se souciait de faire une heure de marche en montagne pour constater de ses propres yeux la façon dont ce vieil original s'arrangeait là-haut avec la pluie, le vent, les arbres et les bêtes des collines.

L'opinion la plus répandue voulait que M. Cyprien arrivât de très loin, de par delà les mers, pour tout dire du pays des singes, car on se plaisait à voir en lui soit un ancien navigateur, qui sentait un peu le négrier et le corsaire, soit un planteur revenu, après fortune faite, de ces îles fabuleuses où l'on cultive la vanille, le cacao et la cannelle. On lui attribuait la possession d'un petit trésor, justement parce qu'il vivait de rien. De là ce sentiment de déférence qu'il avait inspiré à quelques-uns. La richesse ne perd jamais ses droits. Mais il était humain que M. Cyprien eût aussi des ennemis, comme tous les solitaires, et particulièrement ceux qui habitent à cent cinquante pieds au-dessus du commun. Par leur façon de vivre, ils montrent clair comme le jour qu'ils n'ont besoin de personne ce qu'on ne saurait leur pardonner.

L'aubergiste disait :

— Et son pain, le pain qu'il porte à sa bouche, est-ce qu'on sait seulement d'où il vient, dites, en fin de compte ? Que voulez-vous

qu'on pense d'un rapiat qui ne s'est même pas arrêté vingt minutes, le temps d'avaler une soupe, chez moi, au *Lion d'Or*, le soir de son arrivée ? Ça se nourrit, pour sûr, d'un oignon et d'un céleri, et ça dort sur des sacs d'écus. Ladre, fesse-mathieu, pas davantage !..

La Péguinette l'avait en sainte horreur :

— Rester là-haut tout seul, au milieu des rates-penades, bougonnait-elle. Quelle honte ! Le bon Dieu l'a dit dans sa langue :

*Celui qui vit loin du pays,
N'entrera pas au Paradis !..*

Et par dessus le marché, cet âne ! Un âne apprivoisé ! Un âne qui lui manque que la parole ! Un âne avec des pantalons ! Ah ! ah ! Je vous le dis, ça sent le soufre et le sabot du Bouc-Fantôme !..

Par ce bouc, la Péguinette entendait désigner le Diable, sans le nommer, comme l'exigent la politesse et la prudence.

Grand'mère riait de ces propos, grand-père ne les entendait pas. Quant au vieil Anselme il haussait les épaules. Je le soupçonnais fort d'être allé, lui, jusqu'aux Belles-Tuiles et d'avoir échangé quelques paroles avec le dangereux ermite.

Mais je n'osais pas l'interroger, et cependant j'en mourais d'envie.

A force de me taire, de dissimuler mon désir, il en était arrivé à un tel excès de puissance que je le contenais avec peine et que chaque jour, le pont de la Gayolle, non seulement m'attirait davantage, mais devenait une limite plus fragile à mes vagabondages solitaires. J'y séjournais au moins deux fois par jour. Le matin, dès que je pouvais m'échapper de la maison, je courais m'asseoir sur le bord du ruisseau que commençaient à gonfler les premières eaux venues des neiges défailantes. Et le soir, avant le coucher du soleil, je m'y attardais, car, à cette heure, la montagne où naissent des creux d'ombre et où s'allument de beaux pans de lumière, plus que jamais, devient mystérieuse. Il en émane un tel pouvoir d'at-

traction qu'on ne peut plus se détacher de ses profondeurs entrevues.

Parfois je dépassais le milieu du pont et me hasardais sur l'autre rive, en terre défendue. Il me semblait que, sur ce bord, les herbes et les arbres, plus vivaces, offraient un aspect insolite et me livraient des senteurs inconnues. J'en rapportais chez mes grands parents le souvenir d'une zone fraîche et odorante, qui me poursuivait dans la nuit au plus profond de mon sommeil. J'en rêvais. C'était une passion montante. Elle occupait la partie la plus active de mon âme, troublait mes sens, obsédait mes yeux.

Depuis les premiers jours du printemps, la fumée, qui montait quelquefois au loin du toit de Belles-Tuiles, était devenue plus fréquente. Ce filet bleu, délié, pur, s'élevait plus légèrement dans un air qui, touché par les premières brises venues de la mer déjà tiède, gonflait les plantes, troublait les hommes et les bêtes.

Les moutons, dans les crèches, bêlaient vers les hauts pâturages.

La Péguinotte abondait en proverbes. C'était un ruissellement :

*Au printemps ne cuis pas d'oseille,
Cela l'épaissirait le sang ;
Bois du jus de salsepareille
Et des tisanes de chiendent !*

Elle s'agitait, brisait une assiette, invoquait Sainte Marthe avec ferveur et tout à coup, sans cause, s'attendrissait, soit devant la cage à lapins, soit à la vue des quatre cerisiers en fleurs qui embaumaient le fond du verger.

Grand'mère chantonait. Elle savait de si jolies choses, grand'mère !...

*Fleur de genêt cueillie à l'aube
C'est du plaisir pour le Lundi,
Et fleur de lys à pleine robe
C'est plus d'amour qu'on ne t'en dit...*

Grand-père souriait. Il ne savait guère que sourire, mais il le faisait si bien que grand'mère le regardait avec ravissement.

— Il voit les anges, murmurait-elle.

Anselme lui-même, d'ordinaire si taciturne, maintenant, quelquefois, tout en prenant le frais, le soir, derrière la bergerie, se tournait du côté d'où montait ce vent tiède et, du fond d'un petit roseau percé de trous, il tirait une mélodie de cinq notes.

A l'école, où M. Chamarote s'obstinait à nous enseigner le carré, le triangle, le verbe « coudre », les sous-préfectures de l'Allier, le décalitre et la pile électrique, régnait une sourde agitation. C'était l'époque où les hannetons naissent familièrement dans les plumiers, où le ver-à-soie file son cocon dans les ténèbres du pupitre et où, à l'improviste, à travers la torpeur des classes, s'élève un absurde bourdon ou quelque bombyx aux ailes de feu.

Des courants électriques parcouraient les bancs tachés d'encre. On se passait des mots rapidement chuchotés, et quand une abeille, venue du grand mûrier qui ombrageait la cour, entrait étourdiment par la fenêtre, tous les nez se levaient en l'air, et quarante paires d'yeux enivrés suivaient ce terrible point d'or chargé de miel. M. Chamarote avait beau se fâcher, tant que l'abeille vrombissait dans le ciel de sa classe, personne ne s'intéressait à la règle de trois ni au règne de Pépin le Bref. Parfois, poussée par son caprice, l'abeille le menaçait M. Chamarote lui-même sur sa chaire. Alors il essayait de la chasser à grands coups de plumeau. La classe frémissait ; quelques rires fusaient çà et là. De la chaire filaient aux quatre points cardinaux des punitions terribles.

— Sucot, tu me recopieras trois fois la leçon sur les assolements et tu feras une heure de piquet.

L'abeille s'en allait à travers les splendeurs de la fenêtre et se perdait dans l'air.

M. Chamarote se rassoyait, il y avait un moment de silence.

On entendait le maréchal-ferrant qui tapait sur son enclume et les ramiers du presbytère qui roucoulaient.

On ne voyait plus guère l'âne Culotte. Sans doute passait-il son temps à cabrioler dans les genêts du plateau. Mais pouvais-je l'oublier, moi qui errais en deçà de la Gayolle, cependant qu'il broutait les terres interdites ?

— Finalement, me disais-je, ces terres, pourquoi sont-elles interdites ? A cause de Culotte ? Mais je ne connais rien de plus bonasse que cet âne. Il vous regarde d'un œil si bienveillant ! Et cette façon qu'il a de laisser tomber ses oreilles, une à droite en avant, l'autre à gauche en arrière... C'est sûrement l'âne d'un brave homme...

Du moment qu'on raisonne, on est perdu. Dès qu'on examine une loi, on en viole le mystère. Il faut obéir sans discuter aux ordres des Puissances supérieures, si l'on ne veut se trouver un beau jour seul, égaré dans ce pays terrible de la liberté où l'on ne peut plus compter que sur soi-même, c'est-à-dire un peu sur le démon. Car alors on passe le pont ; on le franchit fatalement, dès que la crainte religieuse qu'on attache aux Défenses obscures s'est dissipée.

Naturellement on fait le bravache, on chante, en allant de la rive gauche à la rive droite, mais comme c'est au fond pour se donner du courage, cela montre bien qu'on n'en a point. Dans son cœur on est bouleversé.

HENRI BOSCO.

(A suivre)

CHRONIQUES

Les Lettres

Chronique - Eclair

LES LIVRES

ANDRE GIDE. — *Retour de l'U.R.S.S.* (Gallimard). — Nous nous soucions, ici, uniquement de Gide lui-même, notre plus grand écrivain. Ce livre éclaire décidément un côté de sa physionomie : c'est un chic type.

ERSKINE CALDWELL. — *Le petit arpent du bon Dieu* (Gallimard). — Du véritable « populisme ». Et quels poumons doit avoir ce psychologue !

JAMES CAIN. — *Le facteur sonne toujours deux fois* (Gallimard). — Coup de poing américain. De la vie sans commentaires.

JEROME K. JEROME. — *Mes enfants et moi* (Desclée de Brouwer). — Un père pris au sérieux par ses enfants. L'art de faire de la malice une caresse.

GEORGES SOREL. — *Propos* recueillis par Jean Variot (Gallimard). — Du génie, mais trop. Sorel avait écrit ce qu'il voulait nous dire.

PIERRE CAVILLON. — *La Nej d'argent* (Ed. Omnia, Rabat). — Nouvelle légende sur la grâce.

RENE MARAN. — *Le Tchad* (Rédier). — Regardez les photos.

EMMANUEL GREVIN. — *Voyage au Hoggar* (Stock). — Dans un tel pays, comment souhaite-t-on voir les touristes ?

EMIL LUDWIG. — *Le Nil, vie d'un fleuve*, t. I (Plon). — « Les anthropophages sont les plus civilisés... Leur organisation est une des plus anciennes et ils s'intéressent beaucoup à l'Europe ». — « Si la femme a eu beaucoup d'amants et si elle est courageuse, elle lance une poignée de sable en l'air en s'écriant : — Voilà combien j'en ai eus ! Alors, son époux va injurier sa mère pour l'avoir si mal élevée ». Etc.

Prince AAGE de DANEMARK. — *Mes souvenirs de la Légion Etrangère* (Payot). — Sans les femmes il n'y aurait pas de Légion.

M. SACHA GUITRY, ayant déjà fait *L'Illusionniste*, écrit et porte à l'écran le *Roman d'un tricheur*. C'est de l'exhibitionnisme.

LES REVUES

Revue de Paris, 15 novembre : Poèmes japonais de Claudel, inspirés des Dodoïtsu, qui ne sont pas de petits tableaux, comme les haï-kaï, mais de petites histoires :

*Cette fumée là-bas qui fume,
C'est mon amant, qui se consume.*

1^{er} décembre : Fragment de l'Histoire d'Angleterre, d'André Maurois. Rien ne peut importer davantage qu'une histoire lisible qui nous porterait à l'origine et nous ferait suivre la formation de tant de profondeur et de sentiment.

Mercure de France, 1^{er} septembre : « Les Lettrés annamites et les concours du mandarinat », par Louis Chochod. « Pompilla », par Robert Browning.

Nouvelle Revue Française, octobre : Adieu de Gide à Eugène Dabit. Novembre : Fragment inédit du Journal d'un poète de Vigny. Avant de commenter le *Raphaël* de M. Bérence, Jean Schlumberger écrit : « Les outrances ont toujours la vie courte... Si (l'art) ne retrouve pas un langage forte-

ment et simplement humain... son prestige et ses droits risquent de ne plus peser grand'chose ». Que cette voix soit entendue, d'abord, à la N.R.F.

Europe, 15 octobre : « Esquisse d'une famille d'extrême-droite, premier chapitre de la Rose des sables », de Montherlant, ou bien encore : « A quoi sert l'extrême-droite », car il s'agit de la formation morale d'un officier. — « Que faisons-nous de nos enfants ? », par Maurice Boucher : « On ne travaille bien qu'à loisir... Nous sommes comme des cultivateurs qui tourmenteraient leur terre d'un bout de l'année à l'autre... sans lui laisser le temps d'agir à son heure par la vertu naturelle d'une fécondité lente et silencieuse ».

Mesures, 15 octobre. — De Ramuz : « Il s'agit (en Russie) de faire des hommes non seulement égaux dans la satisfaction que la société apporte à leurs besoins, mais d'autre part égaux dans leurs besoins... Dieu, pour elles, c'est l'homme divinisé. Ce n'est pas tellement l'homme que le progrès de l'homme ». Cela ne rappelle-t-il pas Fontenelle ? Mais celui-ci voulait critiquer Dieu.

Revue hebdomadaire, 14 novembre. — Roussy de Sales : « Roosevelt et le rooseveltisme. — ...On accepte qu'il s'entoure d'intellectuels et de professeurs, parce qu'on est convaincu qu'il saura toujours les arrêter à temps et les ramener au bon sens ».

Atlantis (Berlin) reproduit magnifiquement, en octobre des têtes sculptées du Pérou. Le *National geographic magazine* de New-York (même mois) donne un reportage photographique saisissant sur « L'Espagne troublée », et un autre infiniment spirituel et adroit sur « Paris au printemps ». La France à son tour édite une belle revue de photographies, où le souci d'art est plus élevé et plus subtil que chez ses belles aînées allemande et américaine : *Navires*.

Le Mois, 1^{er} novembre. — Etude de M. Georges Poupet sur Hugo Wolf.

Candide, 26 novembre. — « Retour au bercail », œuvre de jeunesse d'Eugène O'Neill, dont le nom, soit dit en passant, ne figure pas au catalogue de l'édition française.

Sélections et commentaires

SELECTIONS

JOSEPH CONRAD. — *La Rescousse* (Gallimard).

CHARLES NICOLLE. — *La destinée humaine* (Alcan).

EUGENE ALBERTINI. — *L'Empire romain*, nouvelle édition (Alcan).
Photo 1937 (Arts et Métiers graphiques).

COMMENTAIRES

EMMANUEL LOCHAC. — *Monostiches* (Ed. Marsyas, Aigues-Vives, Gard).
Il arrive aux vrais poètes qu'un vers passe en eux qui pourrait être le début ou la fin d'un poème, et qu'ils n'arrêtent pas, soit nonchalance, soit distraction, ou encore insouciance de grands seigneurs prodiges. Eh bien, M. Emmanuel Lochac a justement pensé que de tels vers pouvaient contenir le meilleur de la poésie, et il a bien raison ! Leur pouvoir de suggestion est intact ; ils invitent le lecteur à collaborer lui-même, à rêver du sonnet, de préférence, où un tel vers prendrait sa place. M. Lochac réussit souvent à nous fournir la note du beau départ, le timbre de la belle musique.

Ecoutez-le :

Derrière tes yeux clos, quelle est ma vie heureuse ?

Encore :

Un jour de solitude est un recueil de contes.

Encore :

...Disais-tu. — Depuis lors que d'ombre s'amoncelle !

Et :

Ta jeunesse parée est en moi qui t'attend.

Du romantisme :

Et pour communiquer, nous avons les orages.

Du séraphique :

Séparés, mais tous deux voguant vers Acturus.

L'intimiste :

On demeure éclairé par les heures tranquilles.

Il était une fois, enfant, la solitude...

Le poète cosmique :

Entre les deux tunnels, absorbons le plus d'astres.

Et des vers dorés, assez cornéliens :

L'amour doit agir seul ; qui l'aide, l'avilit.

Le plus beau de la gloire est son signe de tête.

Souhaitons, confraternellement, qu'elle le fasse à ce beau poète.

NOEL VESPER.

M. SAINT-CLAIR. — *Il y a quarante ans* (Gallimard). — Faut-il toucher à ce petit livre ? Son tirage, restreint à 300 exemplaires, avertit qu'on ne souhaite pas qu'il sorte de sa famille. Je tâcherai de ne parler qu'à ceux qui lui appartiennent. Je prends ces cent pages comme elles se présentent, je crois qu'elles sont réellement le fragment d'un journal intime, le plus précieux morceau de la vie d'une femme. Un morceau coupé dans cette vie — la vie, n'est-ce pas, est tout entière dans le cœur — avec la pré-

cision d'une pièce d'anthologie classique. Mais ce ne sont pas les qualités littéraires de cette confidence, qui sont grandes et lui donnent vie, que je désire mettre en lumière. C'est sa noblesse.

Quarante ans après, vivent encore quelques heures d'amour, et le culte de deux journées bouleversantes et nobles Journées d'union parfaite au-delà des mots et des gestes, digne du haut destin de ceux qui l'accomplirent. Amour qui sut ne pas gâcher l'amour, ni l'idéal dont il naquit, ni cette fidélité à soi-même qu'on nomme, mon Dieu, le devoir. A des êtres montés là, s'ils continuent de vivre, il semble impossible de redescendre. Ce souvenir a été un refuge. Ce sacrifice allégea les sacrifices qui suivirent. Dans cet univers, qu'est-ce que le temps, que signifie le mot « passé » ? Cet amour-là est toujours vivant pour n'être pas mort de s'accomplir.

GUI MEMOIRE.

LA VARENDE. — *Pays d'Ouche*, 1740-1933. (Plon). — Je me méfie des prix littéraires, qui me semblent la forme la plus hypocrite de l'affarisme dans la vie littéraire, et surtout destinés à conférer à ceux qui les octroient une autorité parfois imméritée. Le Prix des Vikings aura du moins fait œuvre saine en attirant l'attention sur un écrivain que le grand public n'eût point déniché. Peut-être le prix des Vikings n'est-il pas décerné par des littérateurs.

Pays d'Ouche est un recueil de quatorze contes qui illustrent un coin de Normandie. Autour d'un vieux château et de hameaux plus vieux encore par les traditions qui leur viennent d'époques inconnues, un paysage gras et boisé fait une atmosphère à la fois âpre et mystique. D'un mysticisme des plus suspects, l'auteur y insiste, qui plonge ses racines dans la plus lointaine barbarie. Sauf l'un d'entre eux, celui qui représente, dans ce pays de conquérants, l'aventure, les héros de ces contes sont d'un relief simple. Ils sont accentués, même brutaux, comme ceux qui ont à exprimer fortement quelque chose. Autour d'eux, l'auteur clôt le pays d'un horizon étroitement fermé. Ceux qui, l'ayant quitté, le rejoignent, doivent acquérir des lettres

de naturalisation. Aussi la vie n'y fermente-t-elle que plus violemment, et les élans de libération prennent-ils la forme d'entorses graves aux lois de la sagesse. C'est un pays où l'on est fidèle aux choses, âpre dans ses désirs, dur à autrui. Ces caractères essentiels varient selon la position sociale de ceux qui les incarnent, et prennent chez les notables la forme d'une plus grande servitude. Les symboles, car l'auteur les aime, sont d'une crudité qui frappe, heurte même, mais chargés de sens, et, je crois, de vérité. Par certaine volonté d'orgueil, ce Normand s'apparente à Barbey d'Aurévilly, un Barbey non chargé de littérature. La résonance de son livre ne cesse de pousser, comme les grands arbres du pays d'Ouche, dans l'esprit, quand on l'a fermé. L'art du conte, plus que celui du roman, n'est-il pas de déposer dans le lecteur ces germes de création qui lui font évoquer le possible. le réel, frange de ce qu'il vient de lire ? La frange de *Pays d'Ouche* est très large. L'auteur a un style d'écrivain, un style qui fait corps avec sa pâte.

GUI MEMOIRE.

RENE GUILLOT. — *Ras el Gua* (Ed. du Moghreb). — M. René Guilloï enseigne, au Lycée de Dakar, les mathématiques. Mais il est, dans les moëllles, homme de lettres. Il vient de publier, aux *Editions du Moghreb*, un roman saharien *Ras el Gua*. Ce n'est pas un début. Il avait déjà livré au public deux volumes, *Taillis* et *Histoire d'un blanc qui s'est fait nègre*. Je ne les ai point lus. Je suppose qu'ils ne doivent pas être médiocres, si j'en juge par *Ras el Gua*.

En sous-titre : « Roman des sables ». Nous voilà renseignés. Nous participons ici à ce beau mouvement littéraire qui, en ces dernières années, s'est porté vers le désert africain. A l'esprit viennent les noms de Peyré et de Vieuchange.

Ras el Gua en effet est dans le désert. Un poste : cinq blancs, une trentaine de tirailleurs, un chien et le fantôme d'une femme.

Autour, les sables,

Ce site n'est qu'un décor utile, et sa situation un réactif.

Le drame en effet ne jaillit pas du sol directement. Ni révolte, ni attaque de dissidents. Les personnages sont exilés dans le désert parce que c'est le lieu d'élection du délire. M. René Guillot est un habile homme. Là où il ne se passe rien on vit forcément dans l'attente. Attendre c'est créer en soi, peu à peu, des zones magnétiques sensibles aux appels du mystère. Pour rendre ce mystère plus présent, il n'est rien de tel que d'épandre partout, dans le vague, comme une atmosphère trouble. Et aussi de cloisonner les êtres. Alors l'esprit du lecteur, absorbé par le sentiment obscur d'un secret, s'égarera dans ses recherches. Il flottera et le fantastique n'en acquerra que plus de violence.

Dans ce poste, les personnages sont disposés sur deux étages. En bas, les quatre soldats blancs, et par-dessus, leur chef, le Capitaine.

Le Capitaine, c'est typiquement l'homme qui se promène sur le toit. Un vieux taciturne, sauvage, seul, à l'écart de ses hommes. Ses hommes ne comprennent rien à sa façon de vivre. Ils font là-dessus de naïves et grossières suppositions. Mais il les tient. Car, du haut de son isolement il entend, voit, flaire, devine tout. Il intervient peu, et sobrement, mais alors d'une façon définitive. Ainsi il dépasse le récit, sans presque s'y mêler. Dès l'abord, solitaire promeneur, il se détache sur les sables, au haut de sa terrasse ; il crée l'air qu'on va respirer ; il est le symbole noble du secret ; le signe avant-coureur ; il domine et il souffre. C'est une très belle créature.

Aussi peut-on penser qu'en lui gît le ferment qui va faire lever le drame. Il n'en est rien. C'est en dessous, dans la chambre des hommes, qu'il va peu à peu se dessiner.

On s'ennuie en dessous. Alors on se crée quelque chose ; à sa façon on devient poète ; on invente une fiction. Ici le poète, c'est le dernier de tous, un vieux soldat, Péhu, dix ans de service, et pas beaucoup de génie, certes. On l'appelle « le boueux ».

Péhu a un ami, le sergent Cassagneau, son « pays ». Péhu est illettré ; Cassagneau lui lit ses lettres et y répond. Car Péhu reçoit régulièrement des lettres, toutes d'une femme, la Marie. Voilà le drame.

Pour cette femme, une mauvaise garce, Péhu aurait tué un homme. Une garce qui affolait tous les jeunes du village. Alors, une nuit ils se sont vengés : Péhu a jeté la Marie à l'eau. Cassagneau était là. C'est cela qu'on apprend petit à petit, cependant qu'autour du poste s'étend le désert, ce vide éblouissant où ne s'ébauche rien, pas même une menace. Mais Péhu, qui a eu la tête blessée dans un combat, semble avoir perdu la mémoire. Il ne se souvient plus d'avoir noyé la Marie. Et il invente de toutes pièces une vie de cette femme depuis dix ans : La Marie est en prison et veut lui écrire. Cassagneau par pitié (est-ce seulement par pitié ?) fabrique des lettres et il perd peu à peu, lui aussi, la tramontane. Il meurt à temps du choléra. Son successeur, un nouveau venu, prend sa suite. Péhu pour lui crée de nouveaux détails. Mais le second confident est une basse canaille, et l'aventure se termine très mal pour Péhu. Le dernier chapitre nous arrache du poste ; le dénouement a lieu en France. Péhu y est assassiné. Il meurt, victime de sa folie.

Les caractères ne sont pas décrits. Ils se décrivent d'eux-mêmes, par leurs actes. On les voit bien, L'action est menée avec une habile connaissance du métier. Jusqu'à la fin on ignore que depuis dix ans la Marie est morte. Péhu a bien égaré les esprits. Les faits sont doués de crédibilité, ils baignent dans une atmosphère vivante. D'eux à nous vont des vibrations. La pâte, l'écriture manque parfois de simplicité, de dépouillement ; mais l'accent est direct, et il mord souvent sur l'esprit. Peut-être arrive-t-il qu'on flaire çà et là que les événements se déroulent suivant un dessein imposé du dehors, obéissant à une fatalité extérieure. On les sent parfois concertés. Mais j'avoue qu'ils le sont bien ; car on est pris dès le début et la prise tient bon jusqu'à la dernière ligne. Est-on saisi plus par l'esprit que par le cœur ? Cela se peut ; mais je n'en jurerais pas. Au demeurant si cela est, je crois qu'on a toujours un vif plaisir à découvrir un auteur très intelligent au milieu de ses personnages.

HENRI BOSCO.

H. B.

PAUL MORAND. — *La route des Indes* (Plon). — M. Paul Morand est un auteur à succès. Aussi n'est-il point malséant de citer des chiffres. De 1914 à 1936, en vingt-deux ans (sa carrière littéraire) il a publié 24 volumes, un peu plus d'un par an. Ils ont eu en bloc 740 éditions. Je ne dis pas que cela fasse au total 740.000 volumes. Non, car l'édition va de 500 à 1.000. Mais tout de même le chiffre est imposant.

En tête vient *New-York*, 264 éditions, en queue, un recueil de poèmes. Ce fait n'étonnera personne (14 éditions, et c'est beaucoup).

Ajoutez à cela les traductions qui furent fort nombreuses.

M. Paul Morand est donc, en quelque sorte, un champion du monde de la prose. Il faut s'en réjouir car il a du talent. Et, comme vous le voyez, un talent qui porte, car il se manifeste au moment opportun. Ce soin de l'actualité n'est pas seulement le souci du succès, mais le signe d'un goût très vif. M. Paul Morand a le goût du jour. Le monde moderne, les temps modernes, les événements contemporains le passionnent. Toute son œuvre décèle cette passion que ne dément pas son dernier ouvrage : *La route des Indes*.

On l'y retrouve tout entier, un peu moins piaffeur peut-être que jadis, mais tout aussi brillant. Car il l'est ; il l'est au point qu'on ne peut pas citer son nom sans lui accoler cette épithète. Et qu'il le soit, cela ne va pas sans quelques inconvénients. Car un auteur brillant est forcément un auteur spirituel, et un auteur spirituel ne l'est pas à son insu. Il finit bien par remarquer qu'il a diablement de l'esprit ; et, l'ayant remarqué, il ne l'oublie pas de sitôt. Paul Morand ne l'a jamais oublié, et bien souvent il a eu raison.

Prenez *la Route des Indes*, à bord du P. and O. britannique qui vogue sur la mer Rouge avec ses six cents Anglais sur le dos. C'est un tableau bien amusant : « ...L'orchestre joue faux, le chat du bord passe, indifférent aux caresses (pourquoi les Anglais, si réservés, ne font-ils des avances qu'à ce qui les fuit le plus, la musique et les chats ?)... »

Paul Morand a donc de l'esprit. Mais quand on sait qu'on a de l'esprit, on est fatalement porté à essayer d'en avoir davantage, d'en avoir tout le

temps, partout, trop. Or il est plus facile, et plus dangereux, d'avoir trop d'esprit (quand on en a) que d'en avoir juste ce qu'il faut. La préciosité vous guette, et le mauvais goût. M. Paul Morand n'y échappe, guère. « ...Sur la côte basse et enflammée, Djeddah apparaît toute blanche comme une dent qui perce une gencive ». Voilà.

Par ailleurs les gens d'esprit sont très malins : ils ont des « trucs », et de jolis trucs, j'en conviens ; mais tout de même ce sont des trucs. Or le propre du truc est de se laisser voir. Il n'y a pas moyen de cacher un truc et du reste, on en est toujours si content qu'on ne consentirait pour rien au monde à dissimuler tout à fait le bout de l'oreille.

Le procédé que M. Paul Morand affectionne le plus est bien connu des écrivains, mais, lui, il s'en sert avec beaucoup de verve : c'est l'énumération pittoresque, amusante, farcie d'antithèses, de rapprochements inattendus. Le malheur est qu'à ces listes bariolées on peut toujours ajouter un détail. Le point final de la phrase est forcément arbitraire, et dès lors ce rassemblement devient banal. Trop d'esprit conduit aux antipodes de l'esprit. Il est vrai que point d'esprit ne conduit à rien du tout.

Par bonheur avec l'âge, M. Paul Morand sacrifie moins à ces faux-dieux. Il a pris conscience de son talent, qui est de peindre. Il excelle dans le tableau net, court, coloré. « El Kantara, au train de nuit qui attend les voyageurs sur la rive d'Asie et les déposera le lendemain à Jérusalem... De grandes bourgeoises de province réclament le Père chargé de distribuer les sleepings à ses ouailles, s'installent pour la nuit, et dans un français clair et sec comme l'air des glaciers, en un langage merveilleusement articulé dont, d'un bout à l'autre des wagons, on ne perd pas un mot, récriminent infatigablement ».

On ne saurait mieux peindre.

Par ailleurs M. Paul Morand garde un faible pour les grandes vues à effet. Il a ce culte. Il s'adresse toujours à quelqu'un qu'il veut étonner : « Si le canal de Suez est une veine maîtresse du commerce mondial, si le *Bulletin de la Compagnie*, tout comme le *Panama record*, reste une des feuilles de température de la planète, c'est parce que la route des Indes représente l'aorte de l'univers ». Le livre est plein de ces formules.

Naturellement elles exaspèrent les gens sérieux, les penseurs professionnels. Les penseurs professionnels ont tort, car d'abord cela n'est point si bête, ensuite la phrase se plante dans l'esprit. Il est évidemment malheureux que ce soit amusant. Mais tout M. Paul Morand est amusant ; et si de nature on a horreur de s'amuser, il vaut mieux, je crois, ne point le lire. On se privera d'un plaisir, voilà tout.

HENRI BOSCO.

RENÉ JANON. — *Hommes de peine et filles de joie* (Ed. de la Palangrote, Alger). — Alger est une ville romantique. Le ciel y est souvent nuageux, le vent farouche, la littérature lyrique. (Je songe au Gabriel Audisio d'*Héliotrope* et des *Augures*). On s'y meut dans le réel le plus grouillant et tout-à-coup on touche au fantastique. Alger est une ville de fantômes. Sans cesse le démon secret qui l'anime mue poétiquement ses créatures, transfigure son port, dramatise son paysage. De là ce lyrisme à coup de sang, à paroxysmes. Alger est une ville riche en matières explosives. Le décor y éclate à tous moments et le conteur n'y est pas à son aise. Dès qu'il parle, un jet de passion (ou une couleur violente) lui coupe la parole. Trop d'élan, trop de pittoresque, voilà le danger. Que René Janon soit arrivé à conduire très heureusement quelques récits dans cette atmosphère, c'est miracle. Mais il est conteur. Son récit « fait toujours tableau ». Bien centré, courant vers une « chute » amusante ou tragique, le mouvement en est aisé, le style naturel, le dialogue vivant, le verbe savoureux. Certes ce sont là des qualités, mais qui ne suffisent jamais à singulariser un écrivain. Ce qui s'y ajoute, chez René Janon, c'est, je crois, le plaisir, et si vif qu'il anime la scène. Car il prend du plaisir à nous parler de cette ville provocante. Un plaisir sain, d'homme trapu, robuste, coloré — comme sa façon d'écrire. Entre lui et ce qu'il raconte, passe ce lien de sympathie familière sans attendrissement, mais non sans amitié, qui rapproche de nous les personnages. (Il n'y a rien de plus lointain au monde qu'un personnage qui n'aime pas son créateur). Ici les figures sont à un mètre, de drôles de

figures, comme en fournit la Méditerranée. Je les aime bien. En les voyant on a cette impression de mélange et d'*impureté* qu'Audisio exalte dans son dernier livre. Race faite de cinq ou six races ; mais bonne, râblée, et au fond, sage, calée dans sa chaleur humaine, assise en un bon équilibre, matérielle et toujours en discussion avec ses Dieux. Janon l'a peinte de plain-pied et on le voit marcher lui-même, au sein de cette foule, avec un tel bonheur qu'on est heureux. On ne visite plus la Kasbah en touriste. On vit là-haut, dans la rue Kataroudjil, avec lui, frôlant les mauvais garçons et les filles. Pas d'illusions. Il les voit tous et toutes tels qu'ils sont, impurs. Impurs mais vivants.

Charles Brouty, qui a bien du talent, a illustré le livre.

HENRI BOSCO.

GABRIEL AUDISIO. — *Sel de la mer* (Gallimard). — Ah ! cette jeunesse marine de Gabriel Audisio ! Elle s'élançait, tel le triton éclabousseur, contre les plus illustres poissons de la Mer Intérieure, ceux qui ont leurs quartiers historiques sur les rives du Nord. De gros poissons sévères, couverts d'écaillés, comme les légionnaires du consul Duilius.

...Thoraca indutus, ahenis

Horrebat squamis.

Et quelle haine ! « Le serment d'Hannibal enfant, de n'être jamais l'ami des Romains, voici qu'il me travaille, comme si, enfant, je l'avais prononcé ! ».

Nous ne pouvons pas embrasser cette haine ; mais nous admirons Hannibal, certes. Pour extraordinaire que cela paraisse, on peut, même aujourd'hui, admirer Hannibal. Ne nous en privons pas.

Mais nous aimons bien aussi ces vieux Romains. Peut-être sommes-nous excusables : notre arrière-grand-père était Romain... Et un vrai Romain,

carré, trapu, fort comme un buffle, avec un grand nez de législateur. Il avait conservé des rites. Toutes les fois qu'il buvait un verre de vin, il prenait grand soin, avant de le porter à sa bouche, d'en verser deux ou trois gouttes sur le sol, en disant d'un air pénétré :

« *Alla nostra Madre la Terra.* »

« *A notre Mère la Terre.* »

Et, après tout, ça n'était point si mal...

Il n'avait aucune prévention contre Hannibal, dont personne ne lui parla jamais, ni contre Carthage, où oncques ne posa son grand pied rustique. Mais je suis persuadé que, s'il l'eût vue en flammes (146 av. J.-C.), il se serait écrié, comme Scipion Emilien (c'était lui, je crois) : « Las ! las ! las ! septante fois las ! tu tomberas aussi, sainte Illion », ou quelque chose de moins distingué, mais d'approchant. Et il aurait pleuré. Car Scipion Emilien alors a pleuré. Tu nous parles, ô Gabriel, tout au long, de ce vieux Caton Deletor, mais l'autre ? De lui que ne souffles-tu mot ?

Et Titus-Perdidi — Diem qui aime une Juive ? Et Marc-Aurèle ?

Toi qui si merveilleusement connais Clitomaque, Sosylos, Silenos, Philinos d'Agrigente et Magon, que penses-tu de ces paroles : « A toute heure du jour, en toute occasion, songe à te comporter en vrai Romain, en homme digne de ce nom, sans négligence, sans affectation de gravité, avec amour pour tes semblables, avec liberté, avec justice... ».

On trouve de tout dans les textes.

Note bien que, si je te dis tout cela, ô Gabriel, ça n'est pas pour démolir ta machine de guerre (tormentum). Non. C'est pour mettre dans ce débat un peu de bonhomie.

Les Latins de chez moi (entre Cavaillon et Pertuis) ont coutume de dire :

Quau s'escaufo lou fège

Pago lou mège...

Traduis. Ça en vaut la peine.

Et laisse tomber l'éloquence ! A tes vieux ennemis, Caton, Fabricius, abandonne l'usage de la prosopopée. Sois poète ! Je t'aime quand tu dis, purement :

Sur une stèle Perséphone porte une corbeille de grenades...

Cela suffit à mon plaisir. Ou bien lorsque tu chantes :

Afrique, adorable antilope, exquise vêtue veloutée que l'ombre du vol, sensible et répondant au désir de la main, caresse longuement et fait frémir en ses tissus les plus secrets, comme je comprends, Afrique, que les Anciens t'aient toujours associée aux bêtes et qu'ils aient coiffé ton chef d'une dépouille animale !

Si je n'étais tout-à-fait sûr qu'il ne subsiste plus, hélas ! une seule ligne des anciens poètes puniques, je te soupçonnerais d'avoir traduit littéralement, du vieux carthaginois, cette magnifique apostrophe !

HENRI BOSCO.

ALEXANDRE VIALATTE. — *La Basse Auvergne* (J. de Gigord). — J'aime beaucoup les Auvergnats, d'abord parce que ce sont des Auvergnats (c'est une excellente raison). Mais il y en a d'autres : il y a l'Auvergne et Gaspard des Montagnes. Je ne peux pas faire un pas en Auvergne, ni dire un mot de ce pays, sans rencontrer Henri Pourrat. C'est une agréable rencontre. Car auprès de ce calme, de ce tendre, de ce réfléchi, il ne peut se former que de bonnes figures. C'est là que j'ai vu, cet été, se former celle d'Alexandre Vialatte. Il pleuvait sur l'Auvergne ; j'en étais bien fâché ; mais ce grand garçon ruisselant d'eau partait à la baignade. L'on me dit qu'il écrivait sur l'Auvergne un bouquin, et qu'il serait bon. Je l'ai cru tout de suite. A voir ce garçon, on pouvait bien le croire. Et maintenant le livre est là, sur ma table. Il est bon en effet.

Ça s'appelle *Basse Auvergne* : Gannat, Riom, Clermont-Ferrand, Ambert, Issoire, les Dômes, les monts Dore, et dans un petit coin (qui l'eut pensé ?), la Dordogne... ! Voilà le pays.

« Dans mon enfance, écrit Vialatte, j'avais toujours pensé que l'Auver-

gne était un pays fabuleux, inventé par tante Lucie pour situer plus aisément de vieilles histoires de famille... ». Hé bien, l'Auvergne n'était pas ça. Plus tard Vialatte l'a connue : « ...Je l'ai connue dans sa misère et dans ses fastes, dans ses sabots, dans ses fromages, ses squares et ses caoutchoucs. J'ai su sa neige et ses sapins intransigeants, ses longs charrois qui passent lentement dans la forêt et qu'un garçon conduit, la veste sur l'épaule, aussi roide qu'un saint de bois, et ces enfants au regard solennel qui reviennent de l'école en se donnant la main, leurs têtes pareilles sous le béret basque, à une guirlande de glands... Et les scieries au bord des routes et les auberges dans les cols... Quand le temps devient un peu bas, quand le vent tourne, quand la neige se fait proche, il vient parfois, je ne sais d'où, — sortie d'un ancien horizon, d'une réminiscence usée — une odeur de neige et de cire qui l'annonce à mon souvenir ».

Tout le livre est écrit de cette main. Le ton en est varié. Ici plaisant, là il peint, ailleurs il chante ; partout il émeut. En somme c'est un livre très auvergnat : bon enfant, clair, trapu, travaillé avec de grands doigts, nourri de bonnes viandes, bien parlant, drôle, fier, avec je ne sais quoi de sûr et de fidèle, même dans l'émotion, qui vous ravit. Un soupçon de préciosité, peut-être, çà et là, mais peu. D'ordinaire la formule brève qui résume et que l'on retient : « Clermont travaille, mange et prie », ou bien : « L'Auvergnate n'est pas tragique comme l'Italienne... Elle se marie en toute saison, sauf au moment des pommes de terre, qui réclame sa sollicitude... ».

« L'Auvergnat reste occidental : il est actif et monogame, père de famille et négociant... L'Auvergnat aimant l'Auvergnate, il serait injuste de lui dénier l'instinct du beau... ».

Ce sont là d'excellentes formules auvergnates. La première, par exemple, celle de Clermont, ne croyez-vous pas qu'elle ferait bien, autour d'une monnaie en bronze aux armes de la ville ?

Laborat, comedit, orat.

Ce Celte a du sang latin dans les veine. Il frappe la médaille.

HENRI BOSCO.

JEAN GIONO. — *Le Contadour*. — Le Contadour est un plateau qui ne rayonne guère sur les cartes mais qui existe dans la Nature. On le situe en Haute-Provence, entre les petites villes d'Apt et de Manosque. De Manosque sort Jean Giono. Il en sort pour grimper sur ce plateau peu connu ; et de là il lance un appel. Aussitôt des quatre coins du monde arrivent des marcheurs à pied. Sac au dos, ils attaquent les raidillons des Basses Alpes, se rencontrent, se saluent, s'assemblent, ramassent du bois mort, tirent de leur bagage des marmites, font du feu, s'asseyent en rond, cassent la croûte, se racontent des histoires, chantent et s'endorment, contents, sous les étoiles.

Ça a commencé, l'an dernier, gentiment, de cette façon.

Jean Giono, qui avait mal au pied, je crois, est arrivé sur le plateau en automobile. Mais il a béni les marcheurs ou tout comme.

Il leur a annoncé :

« Je ne veux pas dire que nous allons en parler en apôtre, je veux dire que nous allons en toute pureté de cœur faire voir notre joie et notre orgueil ».

Là-haut se dressent trois ou quatre maisons et deux moulins à vent en ruine. Nos gaillards marcheurs ont acheté ces bicoques et s'y sont installés. Ils y ont été très heureux. C'est beau, là-haut : des pistes à troupeaux, le maquis, et le vent, beaucoup de vent. Il fouette la peau, et il rend grai.

« Dans le vent de Lure, s'écrie un Contadourien, belle crête aux confins du ciel, on viendra se purifier, retrouver des forces, de l'espoir ».

Un joli élan !

Il y a là toutes sortes de gens, mais surtout, je crois, de braves petits. (Il y viendra aussi, soyez tranquilles, des snobs et d'élégantes pastourelles). Quoiqu'il en soit, tout le monde étant bien content de s'être rencontrés, on décida de se rencontrer encore, chaque été, en cette montagne, pour « cultiver sa joie en commun et jouir de ses vraies richesses ».

Mais comment cultiver sa joie en commun et jouir de ses vraies richesses ?

Là, je le crains, commencent les difficultés.

« Si le Contadour devait se satisfaire d'être colonie de vacances ou chapelle, nous aurions perdu notre peine et notre joie », proclame sagement la Rédaction.

— Quelle Rédaction ? demanderez-vous, un peu ébahis.

— Celle du Contadour, parbleu ! Avais-je oublié de vous dire que le Contadour publie des *Cahiers* ?

Luxeusement édité, le premier fascicule (159 pages) est paru, cet été, et il est plein de bonnes choses : un conte de Giono (excellent), des essais, des lettres, des vers, et quelques bribes de polémiques, mais peu. L'air qu'on respire sur ce plateau ne fleure en effet que la gentillesse.

Cela paraît d'autant plus étonnant que c'est un air éminemment musical, pictural, philosophique et littéraire. « Il s'agit, proclame un Contadourien, de se connaître, de connaître le plateau, la terre, la nuit, les vents, la montagne. De vivre, quoi ! ».

Evidemment.

Mais plus loin il ajoute : « Le soir, Giono nous lisait les pages nouvelles de ses *Vraies Richesses*... ensuite nous écoutions au gramophone se dérouler les pathétiques accords de la *Symphonie Pastorale*... »

Un autre donne quelques détails : « Nous revenions vers Manosque, derrière moi, une voix claire louait Bach, Haendel, Monsieur Haydn, Monsieur Mozart parmi les branches basses qui nous faisaient courber la tête ».

Mais il y a plus significatif encore (et plus inquiétant). Des quatre coins de ce plateau soufflent des Voix terribles.

« Voici la Terre de l'Eternellement Présent », proclame l'une d'elles.

Une autre, en écho : « Ce Contadour semble promettre plus qu'une jouissance, mieux qu'une joie. Il sauvera de l'abstrait, des concepts intellectuels, masses figées, impuissantes, incréatrices. »

Comme si cela ne suffisait pas, une troisième annonce : « Autour d'une recherche commune, inscrite en d'instinctives actions, comme on respire, loin de tout dogmatisme, des hommes dégagent de l'accidentel les éléments d'une attitude pouvant prétendre satisfaire, à la richesse de sa tolérance, les besoins les plus singuliers de chacun ».

Je cite. Je ne commente pas, (et du reste comment le pourrais-je ?). Par bonheur un malin n'hésite pas à nous confier : « Pour moi, lointain, le Contadour, c'est d'abord Jean Giono ».

On ne saurait mieux dire.

Ainsi, autour de cet immense déjeuner sur l'herbe, présidé par un vrai poète, pousse et déjà fleuronne toute une littérature...

« Que ma joie demeure ! » soit !... Mais dès lors demeurerat-elle ? Songez qu'on nous annonce : l'audition d'un *Quatuor Contadour* et la publication des deux *Anthologies* (poésie et philosophie). Ces dernières que seront-elles ?

« Qui dit poésie dit prostitution », etc, etc, nous enseigne dès aujourd'hui un intrépide Contadourien (*Cahiers*, p. 156). Et ceci, qui est fort galant, ma foi, sur la Théologie : « Si l'enfer était toujours le brasier qui effraya nos pères, il se trouverait certainement des théologiens pour nous renseigner sur sa température ».

Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentilleses ?

s'écriait le brave Sosie, plus modestement.

Ah ! quel dommage ! Car si « le Contadour est né de leur joie », comme l'affirme au début des Cahier la Rédaction, ne devinez-vous pas de quoi il peut mourir ? Ils auront beau crier : « Nous avons voulu redevenir. Nous voici maintenant : nous sommes redevenus, ou presque », ça ne changera rien à l'affaire. Leur partie de campagne a mal tourné. Il n'est que de les entendre parler ce langage.

Et puis, quand on a la prétention de devenir « nature », ne serait-il pas sage de commencer par être simple, tout bonnement ? Comme l'a dit un Sage, il y a peu de jours : « S'il fallait nous imaginer que nous sauvons le monde chaque fois que nous faisons un casse-croûte sur l'herbe !... ».

Mais le monde n'est pas la part du Sage.

Quoiqu'il en soit, le Contadour existe. Et déjà il excommunie. Il excommunie ses voisins, ses frères ; des frères, il est vrai, inattendus.

Ne voilà-t-il pas en effet, qu'une vingtaine de braves types, envoûtés par

Jean-le-Bleu et Bobby (1), sans crier gare, viennent s'installer, pour leur propre compte, sur un piton voisin, à quatre lieues du Contadour ? On les voit tout à coup apparaître dans un hameau abandonné, Travignon. « A Travignon le sol est peu fertile, mais ils ont huit maisons, loin de la ville, et l'espoir d'élever des moutons ».

Vous voyez déjà, j'imagine, le danger que représentant ces éleveurs d'ouailles. Et l'on nous dit encore : « Aucun d'eux n'est paysan. Artistes, intellectuels, ils pensent que leur art, leur pensée leur sera un atout de plus pour réussir. L'esprit courageux peuplera leur solitude et les aidera à retourner à une vie simple dont les loisirs mêmes seront créateurs. En dehors de l'artisanat : poteries, tissages, etc... ils entendent ne pas abandonner la peinture ou la littérature. Ce départ de la ville n'est pas un *retour* à la terre, mais, dans la création de nouveaux villages, la libération de la jeunesse par l'indépendance. Et sans doute de véritables joies sont avec eux ».

Je l'avoue, les gens de Travignon me sont très sympathiques. Certes (comme le dit un autre Sage), il faudra bien que la Préfecture les rapatrie, dans six mois au plus tard ; mais du moins ont-ils l'air de savoir ce qu'ils veulent. Et ils sont touchants.

Car ils se réclament, eux aussi, du Contadour et de son Pape. Ils lui écrivent : « Camarade Giono, oui, nous aussi nous voulons la Joie, dans le travail, être Hommes entre les Hommes. Nous avons suivi votre route depuis *Jean-le-Bleu* jusqu'à la préface des *Vraies Richesses* et Bobby est en nous ».

Bobby est en nous !... Mais non, ô pauvres ! Bobby n'est pas en vous, car Bobby ne veut pas y être. Et il ne vous l'envoie pas dire. En note, son Représentant sur terre (p. 135) écrit, bien durement : « Je viens d'être mis au courant... A mon avis, cet effort est voué à l'échec total. Il ne faut rien com-

(1) Vous n'êtes pas sans savoir que Jean-le-Bleu et Bobby sont deux héros de M. Jean Giono. L'un, le premier, serait l'auteur lui-même au temps de son enfance, et je le veux bien ; l'autre serait également l'auteur lui-même au temps de sa sublimation. Il se présente alors sous la figure d'un prestidigitateur, acrobate, charmeur, venu du cirque aux altitudes. Mais là tout est pure invention je pense.

mencer par la fin. Il est impossible de créer un village de demi-paysans (et là, il a raison, le bougre ; il sait ; il est du pays). Mais je suis prêt à aider Sadoull (le chef des Travignonais) et tous ses camarades s'ils veulent construire en commençant par le commencement ».

Je ne me charge pas de vous dire ce qu'il entend par « le commencement ». Mais il n'est pas content, c'est un fait, et qui se passe de commentaires.

Quel sujet héroï-comique !...

Je chante le Héros du Contadour sauvage

Qui n'était pas content d'un tout petit village, etc., etc.

Cela devait finir ainsi.

Et cependant elle est bien belle, par-là, la pâte de la terre, et rude, aussi bien l'été que l'hiver, camarades, avec sa neige et son soleil qui tape dur... Rude, vous entendez ?...

Mais ne nous exaltons pas !... Quant à la pureté, que tu cherches là-haut, c'est en toi, ô Contadourien, que tu la portes, si vraiment tu la portes...

Mais en vérité, la portes-tu ?

EUGENIE BARBOCHE.

H.B.

JEAN DE BRUNOFF. — *Les vacances de Zéphir* (Hachette). — Babar est mort mais Zéphir est né. Il y a lieu de se réjouir, non seulement pour le régal de nos futures étrennes, mais pour le rayonnement de la culture française dont ces légers chefs-d'œuvres sont les plus efficaces messagers dans les pays anglo-saxons. Je ne viens pas vous conseiller de feuilleter les livres de M. de Brunhoff, j'arriverais bon dernier, mais je vous prie de ne pas manquer — en cachette de vos enfants — de les lire. Bienheureux ceux qui n'ont pas d'enfants et pourront les garder pour eux-mêmes. Il y a là des vers — car ce sont des vers — qui figureront un jour en bonne place dans une anthologie de l'humour français. Ils sont d'une langue ferme, qui

sonne comme un pur métal et rappelle celle de Georges Fourest ; il s'y glisse quelque chose de semblable à l'ironie tendre de Toulet. Par exemple :

*Il faut prendre
l'échelle de cordes.
Zépher le fait,
facilement,
mais il rit en pensant :
— Ce n'est pas
un chemin
pour éléphants.*

Ou encore :

*Un monstre qui vit dans son île
avec ses amis les Gogottes.
Ils se nourrissent d'herbes de fruits
et ne sont pas féroces ;
mais ils s'ennuient.*

Dans ceci la chute est magnifique :

*Et quand,
avec sa queue
il attrape
son chapeau,
le rire de
Polomoche
éclate
formidable.*

Voici du Courteline :

Le général comprend et s'en va le cœur gros.

Et comment ne pas citer le nom de La Fontaine :

*Ecoutez-moi par pitié.
Je suis une toute petite sirène
et j'habite dans la mer.
J'ai une tête, j'ai des bras comme vous,
mais voyez ma queue de poisson.*

Isabelle a été emportée par Polomoche dans une île lointaine, et Zéphir, aidé par Eléonore et par sa tante Crustadèle, la délivre :

*— C'est le moment !
souffle-t-il à sa belle
et de toutes leurs forces,
ils courent vers la mer.
De loin, Eléonore leur fait signe.
Ils sont sauvés ! la terre est en vue !
Polomoche et les Gogottes dorment encore.
En passant, ils ont été remercier Crustadèle.
Quelques oiseaux ont signalé leur retour,
et la nouvelle se répand vite.*

Je ne compare pas, évidemment, et ce que j'en dis n'est qu'une indication, mais un tour si alerte dans la narration fait penser à Voltaire.

CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.

Chronique marocaine

SMARA, POÈME DE L'EFFORT

Cet automne ramène l'anniversaire d'une épopée intérieure, d'un héroïque cheminement psychologique où l'on retrouve la terre marocaine comme fond de tableau nécessaire, comme climat spirituel propice, comme horizon générateur d'énergies.

Le 1^{er} novembre 1930, Michel Vieuchange, avec la belle ardeur de ses vingt-six ans, jaillissait d'un couffin de sparterie où l'avait enfermé la crainte soupçonneuse de son escorte indigène, sautait à bas du chameau porteur de cet étrange bagage, et pouvait contempler de ses yeux, fouler de ses pieds, toucher d'une main impatiente, Smara, la ville déserte de Ma-el-Aïnin, Smara, porte du Sud, endormie sous un soleil de plein midi dans une atmosphère déjà saharienne.

Smara ! ce vocable avait hanté ses rêves une année durant : il avait fallu six longues semaines pour atteindre son enceinte croulante.

Les pistes interminables où les pieds ensanglantés marquent une douloureuse cadence ; les nuits sur la terre nue, roulé dans un burnous ; les séjours dans la pouillierie des douars, dissimulé dans une enceinte rustique, sous le costume berbère ; la chaleur déprimante, la nourriture douteuse et inaccoutumée, l'eau saumâtre et sans cesse polluée, l'insécurité constante ; la méfiance, la duplicité de ses guides, il avait supporté tout cela avec un renoncement joyeux, il en avait affronté les risques de propos délibéré, soutenu par une étrange flamme intérieure, l'esprit tendu vers le but à atteindre.

Et ce but n'était pas la vaine satisfaction de jouer à l'explorateur novice.

La genèse de cet effort avait des racines plus profondes.

Et cet effort en soi, c'était la passerelle vers une terre promise.

Smara marquait l'étape d'une évolution encore mal définie mais annoncée par « ce ruissellement intérieur qui n'est pas purement verbal ».

*
**

Nourri aux plus pures sources des classiques grecs, séduit par une certaine forme athénienne où il eût pu construire, sans autres, les assises de sa vie, Michel Vieuchange perçoit confusément, autour de sa vingt-troisième année, que cet atticisme ne suffira pas à apaiser sa soif de connaissance et d'action. Il ne peut contenir ce dynamisme intérieur qui se révèle chaque jour plus intense. Il pressent le choc profond que la vie réserve à certaines âmes et qui saura cristalliser autour d'une sensation, d'une image, d'une idée-force, un ensemble de désirs ou d'ébauche éparse dont il a la secrète prémonition.

Il s'avance à sa rencontre sur le chemin de l'effort. Effort concret, positif, défini, limité ; sans doute encore, effort soutenu par une chimère radieuse.

Tourment de sa génération que n'avait pas entamé le réactif térébrant de la guerre. « J'ai besoin d'un péril choisi par moi... il faut que je jette un danger par-dessus mon épaule » a-t-il écrit quelque part.

Partir à la recherche de soi-même, se découvrir sous un angle nouveau, multiplier les incidences, y inclure la difficulté physique et l'incertitude quotidienne, y voir une sorte de purification liminaire, une Arche d'Épreuve, un prélude vécu à une vie lourde de promesses, dont les contours restent encore imprécis mais dont les possibilités intérieures sont limitées ; et ce prélude, le choisir dépouillé de littérature et de romantisme facile, et cependant chargé de la poésie de l'action et d'une vibration jusqu'alors inconnue.

Cette allégresse n'a déjà plus une voix très humaine. Qui a prononcé le nom de Nietzsche ? C'est plutôt une naissance spirituelle, une manière de « prise d'habit » qui ne trouve pour s'exprimer que des vocables surgis du Cantique des Cantiques :

« Smara, ville des illusions

Nous marchons vers toi comme des ravisseurs.

Nous marchons vers toi comme des ravisseurs

.....

Nous marchons vers ce qui jusqu'au bord

Remplira l'aube,

Qui la rendra si purifiée.

.....

Et le bruit des sources ouvertes germera dans le silence.

Nous sortirons armés

Comme ceux qui ne craignent pas le mépris ni le sourire

Vers les lieux où lutte l'homme pour l'accomplissement de notre tâche ».

Et, le soir même où il quitte son frère pour s'enfoncer dans son équipée mystique, loin de tout un monde européen, il traduit cette sorte de Veillée d'armes en des images vigoureuses qui semblent fleuries sur les lèvres d'un Psalmiste des temps futurs :

« Comme ceux qui crient : enlevez les calles,

Pour un bond qui arrache du grouillement impersonnel et obscur... vers les silhouettes lumineuses impérissables dans la vie puis dans la mort.

.....

« Contention des Moi dans l'acte volontaire qui les fait changer d'essence.

Telles les molécules d'or de toute une terre de charbon, condensées par le découvreur dans un gramme visible et pur.

Passé le Noun, passé le Drâ — étapes pour la modification recherchée — atteinte au premier toucher de la terre sainte de la ville ».

« *Dans la vie puis dans la mort !* »

Mort qu'il avait tant de fois regardée en face, et qui entrait silencieusement en lui. Cette mort lente qui le guettait sur la route du retour, comme une conclusion glorieuse à sa progression intérieure, comme le seul terme possible du chemin vers l'effort libérateur.

*
**

Les *Carnets de Michel Vieuchange* sont la contrepartie de cette poésie de l'action. Très humains, très près de nous, ils notent les dispositions quotidiennes, les détails les plus humbles, les mécomptes, les observations, les doutes, les réflexions, les souffrances inglorieuses, les attentes, les ruses, les renoncements, les erreurs, les obstinations, avec de loin en loin un éclair d'ironie, une notation psychologique, une touche pittoresque ; et puis, les heures brèves vécues dans Smara déserte, en manière de point culminant à cette courbe irrégulière. « Je suis déjà hors de Smara. Je vois mieux ce que j'ai fait... Ces scories, ces embêtements continus tombent au fond du cendrier, et le feu reste seul. »

Il ne faut pas se hâter d'ironiser sur l'explorateur débutant. Il ne faut pas juger son effort à la petite mesure, ni minimiser les mérites très purs de son équipée. Avant d'ouvrir le livre, on penserait à *En Route* ou peut-être au *Voyage du Centurion*, ou encore aux *Itinéraires*. A la lecture, rien de toute cela ne se confirme ; seul s'élève de tant de fraîcheur d'âme un chant dépouillé qui célèbre le goût de l'effort et les joies apaisantes qu'il contient en soi.

Faut-il le dire ? Ces imprudences généreuses d'un esprit ardent sont un réconfort. Avons-nous vécu tant d'années depuis lors ? Le livre rêvé par

lui, Vieuchange ne l'a pas écrit : seuls les *Carnets* demeurent. Ces *Carnets* sont à relire pour ce qu'ils notent et surtout pour ce qu'ils évoquent à demi, pour ce qu'ils laissent dans la pénombre, pour cet étrange goût de miel et de cendre qu'ils traînent derrière eux ; à relire — par hasard — au seuil de cet automne où semble triompher la passivité souriante, la médiocrité acceptée, la marche incertaine des clercs sur une pente dont on ne sait où elle mène.

PIERSON SAINT-MAX.

(Novembre 1936).

MEMENTO

La pacification du Maroc, 1907-1934 (Comité de l'Afrique française). — JACQUES BALAY : *Lettre de l'Atlas* (Cahiers du Sud, octobre). — GEORGES MARCY : *Le Dieu des Abâdites et des Bargwata* (Hesperis, XXII). — L. CLARIOND : *Le manganèse dans le monde et l'importance des gisements de manganèse pour l'industrie française* (Bulletin économique du Maroc, octobre). — M. MERCIER : *L'état des recherches de pétroles au Maroc* (Bulletin de l'association française des techniciens du pétrole, n° 34). — CARLOS LARRONDE et JULIEN MAIGRET : *Des Hommes au Maroc*, pièce radiophonique présentée à Radio-Paris. — *Le Coran*, traduit par OCTAVE PESLE et A. TIDJANI (Rabat, Moncho). — M. GAFFIOT : *Les institutions de crédit à l'usage des Indigènes algériens* (Outre-Mer, septembre). — A. RUHMANN : *Les grottes préhistoriques d'El-Khenzira* (Geuthner). — BOUCHTA et ZORA EL BAGHDADI et CHRISTIAN RICHARD : *Vie du Pacha Si Mohammed el Baghdadi* (Larose). — Adjudant-chef PORCHER : *Képis de rabiote* (Casablanca, Imprimerie française).

Les Arts

La Musique

LES CARNETS INTIMES » DE L. v. BEETHOVEN

Lorsque j'ai aperçu pour la première fois, dans une librairie de Rabat, les « Carnets Intimes » de Beethoven, tout nouvellement sortis des presses, j'en ai entr'ouvert discrètement un exemplaire et je suis tombé sur ceci :

122 — « Cela irait peut-être mieux avec un ménage, — un domestique et sa femme ».

123 — « La fille de cuisine reçoit 60 Gulden de gages par an et 12 Kreuzer par jour pour le souper ».

124 — « J'ai encore assez de planches pour un contrevent. Combien coûtent des couvertures de laine très ordinaires ? — Pour les portes : des paillassons à l'extérieur et à l'intérieur ».

J'ai aussitôt refermé le petit volume que j'avais entr'ouvert et je l'ai remis où je l'avais pris.

Puis, en y réfléchissant, je me suis refusé à admettre que la publication de notes rédigées par Beethoven puisse être dépourvue d'intérêt. J'ai pu vérifier ensuite, en lisant entièrement cet opuscule, que l'on se trouve bien en présence d'un document des plus curieux.

*
**

Il ne s'agit pas, à vrai dire, d'une révélation. Le « manuscrit Fischhoff » a déjà été utilisé par les biographes et notamment par Romain Rolland. Mais il était inaccessible au grand public, tout au moins aux lecteurs

qui ne peuvent se rendre à la bibliothèque de Berlin et y passer des heures pour déchiffrer un manuscrit à peu près illisible. La majeure partie des extraits que l'on nous présente aujourd'hui (1) a été écrite de 1814 à 1827, dans les douze ou treize dernières années de Beethoven, les années de surdité et d'isolement. A partir de 1816 on ne peut plus communiquer avec lui autrement que par l'intermédiaire des « cahiers de conversations ». Il s'enferme de plus en plus dans son œuvre ; on arrive à l'époque des dernières sonates et des derniers quatuors.

De temps en temps, il confie à un carnet qu'il porte sur lui quelque réflexion amère, quelque cri de détresse ou quelque élan mystique, qui voisine avec l'indication de la date où il engage une bonne à tout faire ou celle du cours auquel il a changé quelques ducats. Le tout, présenté dans l'ordre purement chronologique, sans aucun classement, donne une curieuse impression de vie.

Beaucoup de grands créateurs nous ont laissé des confessions qui éclairent leur personnalité. Mais ils écrivent, plus ou moins consciemment, pour leurs contemporains ou pour la postérité ; ils s'observent, ils posent. Ici, au contraire, on nous livre des notations parfois incohérentes, terre-à-terre, ridicules, des phrases inachevées. Il est absolument évident que Beethoven n'a jamais envisagé la possibilité d'un lecteur éventuel, qu'il n'a jamais eu la prétention d'intéresser l'humanité à ses achats de brosses à chaussures ou de paillasons. Un témoignage qui s'abaisse à des détails aussi sordides, qui ne craint pas de paraître grotesque, inspire confiance. Je crois les témoins qui se font huer.

*

**

J'ai cité, au début de cet article, quelques extraits se rattachant à des considérations bassement domestiques. En voici d'autres :

24 — « Des brosses pour nettoyer les souliers si quelqu'un vient ».

(1) Ludwig van Beethoven. — Carnets Intimes, suivis du Testament d'Heiligenstadt et des Commentaires du Professeur A. Leitzmann, traduction de M. V. Kubié. Introduction d'Emmanuel Buenzod. Ed. Corrèa, 1936.

63 — « A propos de ma bibliothèque : les grands livres doivent être placés verticalement et de façon que l'on puisse les prendre commodément ».

96 — « Le meilleur moyen : connaître un cabaret sûr où l'on ne soit pas volé ».

116 — « Le dernier domestique qui a quitté mon service s'appelle Wenzel Braun ; il est parti de ma maison le 17 mai 1817 ».

133 — « Acheter le papier à musique à Nürember, la main coûte 2 Gulden. C'est le même prix pour du papier de 10 à 16 lignes ».

Il est inutile de multiplier ces citations pitoyables qui n'ont d'autre intérêt que de montrer le caractère strictement privé des « Carnets Intimes ». Il est évident que Beethoven ne nous apprend pas grand'chose sur lui-même, — et encore moins sur les domestiques ! — quand il note, à la suite de quelque désastre obscur : « cela irait peut-être mieux avec un ménage, — un domestique et sa femme ». Nous trouvons dans les « Carnets », noyées dans le fatras des considérations matérielles, des indications autrement riches de substance et qui projettent une vive lumière sur la psychologie du compositeur.

On trouve d'abord des allusions à sa surdité, qui en 1816, on s'en souvient, était déjà totale. Dès 1811 il note : « du coton dans les oreilles pendant que je suis au piano apaise le bruissement pénible de mon ouïe malade ». En 1815 il conserve encore quelque espérance et il se propose le programme suivant : « perfectionner, si possible, l'appareil auditif et puis voyager ».

Ses déceptions sentimentales sont également évoquées, brièvement, mais éloquemment. « O ! conditions terribles ! vous me laissez l'amour du foyer et me ravissez en même temps la faculté d'en jouir » (1813). — En 1819 il se raccroche encore à l'espérance de trouver la femme qu'il cherche : « L'amour, uniquement l'amour, oui seul il peut rendre ta vie plus heureuse. Oh Dieu ! laisse-moi la trouver enfin, celle qui rendra plus forte ma vertu, celle qu'il me sera permis de faire mienne ! ».

Voici maintenant apparaître Karl, le neveu orphelin sur lequel Bee-

thoven a reporté toutes ses affections et dont on connaît l'attitude peu digne. De nouvelles déceptions l'attendent, et pourtant quelle place Karl semble avoir tenue dans la vie du compositeur ! « Tu considèreras Karl comme ton propre enfant et négligeras toutes les misères et tous les bavardages dans ce but sacré », note-t-il en 1816. « Mon Dieu assiste-moi !... Ecoute ma prière : puissé-je dans l'avenir vivre avec mon Karl, bien qu'aujourd'hui cela paraisse une impossibilité. O dure destinée ! ô fatalité cruelle ! » (1817). Puis, en 1818, cette courte note, brève, terre-à-terre, mais qui montre assez bien le genre de préoccupations que le garnement donnait à son oncle : « Demander à G. les livrets scolaires de Karl. Je n'ai jamais le dernier ».

Nous arrivons maintenant aux notes les plus sombres : « Résignation ! Résignation profonde à ton sort ! » — « Ne sois plus homme que pour autrui, renonce à l'être pour toi-même. Rien désormais ne doit plus m'enchaîner à la vie ! » — « Mon Dieu ! Mon Dieu ! abaisse tes regards sur le malheureux Beethoven : permets que les choses ne demeurent pas ainsi. » En 1814, il note : « car le sort donne à l'homme cette faculté : le courage de tout supporter jusqu'à la fin ».

*
**

Accablé par le monde matériel, il cherche un refuge dans le monde idéal et surnaturel. « Que la vitre soit l'art, soit la mysticité », dit Mallarmé. Beethoven se traîne à ces deux fenêtres pour entrevoir un univers préférable à celui où il étouffe.

« Soumission, Résignation, Résignation ! Et sachons aussi tirer encore un profit moral de la détresse la plus profonde et nous rendre dignes du pardon de Dieu. » — « Les conditions actuelles de la vie sont dures, mais il existe, Celui qui est là-haut et sans lui il n'y a rien ».

Mais c'est la musique qui est le refuge suprême du compositeur. « Pour toi il n'est plus de bonheur, hormis en toi, par ton art » (1812) — « Sacrifions la vie à l'art ! Qu'il soit un sanctuaire : puissé-je vivre, même à l'aide de remèdes, s'il en existe ! ». — « Prenez place dans ma chambre,

portraits de Haendel, de Bach, de Glück, de Mozart, de Haydn ! vous pouvez m'aider à accepter mes souffrances » (1815). — « Ne vis désormais que pour ton art. Aussi limité par la faiblesse de tes sens que soit aujourd'hui ton horizon, l'art, néanmoins, est pour l'avenir ta seule raison de vivre ».

*
**

On aimerait trouver dans ces « Carnets Intimes » quelques indications techniques sur l'art de Beethoven, sur la genèse de ses œuvres. Elles sont presque entièrement absentes. On y voit pourtant en 1817 le compositeur se reprocher de « s'enfermer dans la vulgarité ». En 1818, alors qu'il n'a plus que neuf ans à vivre et que la majeure partie de son œuvre est achevée, il se préoccupe de montrer ce qu'il sait faire et il envisage d'écrire « un drame avec une partie mélodramatique, en un mot une cantate avec chœurs, afin de montrer sa capacité dans tous les genres ». Mais, dans l'ensemble, ses confidences musicales sont très pauvres. C'est l'homme, et non pas le musicien, que l'on trouve dans les Carnets Intimes.

*
**

Beethoven semble avoir beaucoup lu, et de tout. La composition de sa bibliothèque nous l'avait déjà appris. « Il n'est presque pas de matière qui soit aujourd'hui trop savante pour moi », disait-il le 1^{er} novembre 1809, dans une lettre aux éditeurs Breitkopf et Hartel. Les Carnets Intimes sont farcis de citations que le compositeur a recopiées, par ci par là, au hasard de ses lectures, soit qu'elles l'aient frappé particulièrement, soit qu'elles lui aient paru correspondre à son état d'âme. C'est ainsi qu'il copie, en 1815, le fragment suivant dans les « Fleurs recueillies chez les poètes du Levant » par Herder : « Sous la dent du tigre j'ai entendu prier la victime : je te rends grâce, Très Haut ! Je meurs dans la douleur et non dans le péché ». Ou bien il note des indications dans le genre de celles-ci :

« On estime que nous vivons sur notre planète depuis 5818 années ».

« La substance dont sont formés les habitants des diverses planètes, voire celles des animaux, des plantes même qui vivent sur ces planètes, doit être d'autant plus légère et fine, l'élasticité des êtres ainsi que leur structure d'autant plus parfaites, qu'ils se trouvent à une plus grande distance du soleil ».

« Gall déclare que le bain froid est nuisible à la croissance du corps ; il veut que l'on défende aux jeunes gens de 14 à 21 ans l'usage des bains froids, jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur plein développement ».

Beethoven, à ses heures, devait s'adonner à la lecture des ouvrages de vulgarisation scientifique et admirer les découvertes définitives du moment. Lequel de nos contemporains en sourira ?

*

**

La lecture de certains fragments, les plus sombres et les plus dramatiques, laisse une impression un peu trouble. On est quelque peu gêné par le ton adopté par Beethoven, ton qui paraît souvent, il faut bien le reconnaître, emphatique et déclamatoire. Il paraît surprenant, à notre époque, que ces confidences intimes s'expriment avec tant de points d'exclamation, d'appels aux puissances surnaturelles, d'interpellations que l'auteur s'adresse à lui-même : « O dure destinée ! ô fatalité cruelle !... Résignation, Résignation !... Montre ta puissance, Destin !... O conditions terribles ! ». Nous avons peine à admettre qu'il s'agisse là de réflexions intimes, griffonnées rapidement sur un coin de carnet. Et pourtant il semble impossible à quiconque lit ces notes d'en contester la sincérité. La brosse à souliers, les paillassons et la fille de cuisine à 60 gulden nous garantissent la valeur des appels les plus pathétiques.

YVES SOURISSE.

La Danse

CLAQUETTES ET CASTAGNETTES

L'on a récemment admiré au Maroc deux danseuses de grande classe, l'Argentinita et Miss Eleanor Powell.

Coupée du cercle étroit et excitant pour quoi sont faites les danses espagnoles, exilée sur une scène hostile, aplatie devant un rideau brutal et qui n'accueillait aucune ombre, la beauté de l'Argentinita a souffert d'un manque d'atmosphère. Cette atmosphère, son génie sut-il la recréer ? Imparfaitement, car l'Argentinita est avant tout une interprète. Elle n'invente pas de l'inimitable, comme faisaient par exemple Nijinski et Ida Rubinstein, Isadora, l'Argentina. Elle obéit à ceux qui dessinèrent les pas traditionnels, nous révèlent ce qu'ils rêvaient. Servante consciencieuse des danses populaires de l'Espagne, elle sophistique, dirait un Yankee, l'art spontané de son pays. Même en représentation théâtrale, elle ne cherche pas à forcer ses effets, elle ne leur sacrifie pas son art, l'harmonie de ses mouvements n'outrépasse pas le point juste de leur perfection. Son art est à la fois de douceur et de netteté. On disait que la maîtrise de Zambelli se manifestait à sa simple démarche. Ainsi du glissement de l'Argentinita, ce glissement où le corps est-au-dessus des jambes une caresse harmonieuse et ferme. Les danseuses espagnoles nous dérobent leurs jambes, qui servent à déplacer incompréhensiblement leur grâce. La danse espagnole offre un spectacle qui est au-dessus de la ceinture. Et ce spectacle est une comédie jouée de la danseuse aux spectateurs. Les spectateurs y participent, en un cercle d'agitations qui vont du trivial au tragique, et dont la danseuse s'échappe en se mo-

quant. Au firmament les bras de l'Argentinita planent comme des ailes, et ses mains volent comme des oiseaux.

Mlle Eleanor Powell est moins subtile peut-être, certainement moins réfléchie. C'est la championne des claquettes. Nul être sur cette terre ne sait frapper aussi vite qu'elle le sol de ses semelles. On a mesuré cela avec un instrument fait exprès. Mieux servie que l'Argentina, elle nous a été présentée par le Vox dans l'atmosphère qui est sienne, celle d'un film spirituel, *Broadway Melody* 1936, jeune d'inventions, absurde, entraînant, bon garçon. Les jambes de Miss Eleanor Powell sont, pour des jambes, des chefs-d'œuvre. Avoir de si belles jambes, c'est sans doute un bonheur de quoi remplir la vie. Elles vivent dans l'attente de la première mesure, et alors de ses précieuses semelles au sommet de son crâne, la girl n'est plus que rythme. Chaque nerf, chaque muscle, suit le jazz : ils rient, ils éclatent de rire ; par les muscles des yeux, le rythme pénètre le spectateur, cette grande fille le possède et l'enivre. M. Reynaldo Hahn dit de Strawinsky que tout son rencontré dans la vie lui est nourriture musicale. L'on imagine que tout geste est pour Mlle Powell un départ vers la danse. *Faite pour la danse* (*Born to Dance*) est le titre de son prochain film. Cela ne s'analyse pas, c'est une explosion.

CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO.

Le Cinéma

SUR NOS ECRANS

Greta Garbo dans *Anna Karénine*. — La gloire de Greta Garbo menaçait de s'assombrir. Le public est vraiment fidèle à ses amours, qui conservait sa dévotion à la Suédoise malgré la série de films déplorables où son génie s'exilait depuis plusieurs années. Garbo, ayant donc décidé d'être de nouveau admirable, l'a été. Elle a fait appel au seul directeur qui se soit montré capable, en Amérique, de la traduire, à M. Clarence Brown.

Garbo, c'est un visage et des mains. Deux mains et un visage très pâles qui se détachent sur le velours sombre de sa voix et qui absorbent et réfléchissent toute la lumière de l'écran. La tâche de qui la dirige n'est pas de développer le rythme d'une intrigue où elle participe, mais de mouvoir sur cette face les lumières et les ombres de sentiments qui naissent puis évoluent vers une catastrophe. Ses partenaires ne sont plus proprement des acteurs, ce sont les points de départ d'ondes qui deviennent poésie ou sensibilité en rencontrant son âme, c'est-à-dire, pour une actrice, son corps. Garbo est une réceptive ; elle est une émotion ; elle attend, pour le restituer en beauté, ce que le monde lui communique ; elle est donc une inquiète, point du tout une morbide comme il est coutume de dire. Son ennemie Joan Crawford est, à l'opposé de cet art, de celles qui donnent leur feu. M. Clarence Brown a rarement mieux servi les dons de Greta Garbo que dans *Anna Karénine*. Il la place constamment à un tournant de sentiments : elle va être aimée, elle va être incomprise, elle va être délaissée, puis il ne lui reste qu'à périr. Ces pressentiments, elle en est le jouet, mais c'est son visage seul qui les peint ; sur ce visage est posée l'action. Lorsque Wronsky ignore encore qu'il se lasse d'Anna, les yeux et la bouche de Garbo nous l'apprennent, comme ferait un médium ; elle-même en doute encore,

mais ce visage-là n'est plus aimé ; les voiles de la mort passent sur ses traits, et le geste qu'elle fait pour rejoindre la libératrice n'est plus rien. Ces passages ne sont pas les seuls beaux dans le film, où toujours la grande artiste se présente avec cette simplicité magistrale qui étonne ceux qu'avait indisposés la publicité tonitruante faite autour de ce nom.

Mme Garbo a ressuscité pour les femmes la mode des fleurs dans les cheveux. Que Tolstoï ait eu, indirectement, cette influence considérable est consolant. Mme Garbo est du reste habillée à ravir.

Le Mouchard, de M. John Ford. — Ce film a été couronné par l'Académie américaine du Cinéma, et son interprète, M. Victor Mac Laglen, également couronné, bien qu'Anglais, par les juges yankees. Pourtant, cette œuvre n'a, paraît-il, été tournée que sur l'insistance de l'auteur, qui aurait même renoncé à ses honoraires. Ce n'est point que l'on se méfiât de M. John Ford, déjà parvenu au faite de la renommée, mais sa firme aurait craint que le sujet — un épisode de la guerre civile en Irlande — ne déplût au public anglais. Cet ouvrage est de ceux qui honorent le cinéma. Non seulement parce qu'il est excellent et magnifiquement interprété, mais parce qu'il est dur. M. John Ford déteste visiblement ce qui est impur : les trucs, l'esprit, les hors-d'œuvres. Presque a-t-il horreur de l'intrigue. Dans sa *Patrouille perdue*, des hommes abandonnés sont la proie de la mort ; ils n'ont même pas l'occasion de se débattre ; un à un, sans autre tragique que celui du destin, les espoirs de salut s'éteignent ; dans sa probité, l'auteur évite de faire ses héros héroïques ou d'évoquer par des procédés mélodramatiques le prix des vies qu'ils perdent ; une à une, les raisons défailent ; le film n'est qu'une montée de plus en plus oppressante vers le néant ; et il n'y a pas de plus beau film. Dans *Le Mouchard*, un être est victime de sa bestialité ; il ne se débat pas non plus ; dans le brouillard il s'étrangle lui-même ; il a cassé son âme, qu'il retrouvera dans la mort au pied de la Croix. Et M. John Ford a bien eu soin de ne pas peindre une brute répugnante, une brute de cinéma allemand qui eût donné à son œuvre l'attrait du cauchemar ; sa brute est banale ; il a voulu tout uniment faire vrai, il y est parvenu. Il ne serait pas déplacé de prononcer à cette occasion de

grands noms de la littérature. Les ressources de sa virtuosité, cet auteur les emploie à être sobre. Ces mérites de modération, de justesse de ton, sont de ceux qui confèrent à l'art classique des Français ses vertus éducatives. Il est tout-à-fait remarquable que le cinéma californien ait deux pôles : l'éblouissant brio de ses directeurs leur sert aussi bien à jongler, dans les positions les plus acrobatiques, avec les instruments les plus féeriques, sans perdre l'équilibre, comme par exemple dans *Broadway Melody* 1936, qu'à produire, comme avec *Le Mouchard*, les œuvres les plus dépouillées.

Les Révoltés du Bounty, de M. Frank Lloyd. — Ce film est un des premiers spécimens, parvenus au Maroc, de films d'une nouvelle mode, les films longs. L'éducation cinématographique du public américain semble lui permettre de suivre des films de deux heures. Qu'il ait fallu une génération pour en arriver là ne surprend point : le spectacle cinématographique est un des exercices intellectuels qui demandent l'attention la plus active puisque les perceptions doivent y être instantanées et innombrables. Le cinéma français ne progressera que lorsque son public ne sera plus composé de paresseux. Un long apprentissage, un engouement frénétique, ont fait du moindre spectateur d'U.S.A. un spécialiste et permet aux Hollywoodiens de lui présenter aujourd'hui ce qu'il n'eût point accepté naguère. *Les Révoltés du Bounty* sont donc un des ouvrages par quoi fut tentée l'expérience ; depuis lors, d'autres longs films, comme *Le Grand Ziegfeld* et *Dodsworth* ont à leur tour connu le succès. La « Metro » y mit de jolies choses : la mer, des voiles, des costumes et des femmes presque sans costume ; elle confia à un homme de goût, M. Frank Lloyd, la direction du premier comédien de l'époque M. Charles Laughton, et de M. Clark Gable, acteur éprouvé qu'aiment à bon escient les femmes. Le plus notable, c'est que ce film, au long duquel tous les prétextes de distraction, de diversions, s'offraient, où l'on eût pu fort aisément introduire l'amour — le soi-disant indispensable amour — respecte l'unité d'action. Il rejette la fin de l'histoire — parce que c'est une autre histoire — le sort pitoyable et lugubre de ces vrais Robinsons Crusoés, qui vivaient à l'époque où écrivait Daniel Defoë. Il est monotone, et comme ceux qui l'ont fait sont tout plutôt que

des inconscients, ils ont voulu qu'il le fût. Exaspéré chaque jour plus lourdement par la tyrannie de son maître, un équipage en vient à la mutinerie. Point d'imprévu, le titre dit d'avance ce qui va se passer, les caractères n'évoluent pas, le sentiment qui va s'énervé dans la troupe, le spectateur l'éprouve le premier, et cependant l'émotion est presque sans arrêt suspendue à la suite de l'orage qui se forme, s'enfle et éclate. Les vues de mer, les vues de voiles surtout, si belles, ne sont pas des « hors-texte », elles expriment le départ puis l'inexorable isolement d'une poignée d'hommes. Les tempêtes montrent leurs travaux, elles sont improbables, impossibles même, mais de cette vérité de l'art qui n'est pas la réalité : Ingres, qui connaissait l'anatomie, ajouta quelques côtes à son odalisque, M. Frank Lloyd, qui ne connaît peut-être pas Ingres, hisse une voile à sa barque prise par l'ouragan parce que cette voile absurde est tragique. Le point culminant du drame, la réapparition du commandant triomphant, est fugitif comme un éclair. L'esprit tendancieux, qui apparaît dans nombre de films américains touchant à la colonisation, nous afflige du personnage burlesque d'un roi tahitien. Il a beau s'entourer de ravissantes filles, c'est une tache, mais la seule, dans un beau film.

Broadway Melody 1936. — Formule de cocktail : Une Merkel, spirituelle, exacte et sympathique ; June Knight, fort bonne comédienne ; Robert Taylor, beau, si beau ; Eleanor Powell, la déesse des entraîneuses. Tout cela s'agite énormément. Ce cocktail mousse comme du champagne. Pour la première fois, le thème d'un film à grand spectacle n'est pas stupide.

Au cours du même spectacle, le Vox donnait un dessin animé Metro-Goldwyn-Mayer, nouvelle variation sur le thème de l'Apprenti Sorcier. Un chimiste rêve que ses ingrédients le prennent comme martyr de ses expériences. Minuscule, il circule dans toutes ses cornues, parmi tous ses liquides bariolés. Son être est trituré, déformé, affolé, malaxé. Comment décrire ces sarabandes éblouissantes ? La couleur et le dessin vivent ; leur seule beauté plastique vous arrache sur votre fauteuil un cri d'admiration. Et c'est bref, et ironique, comme un conte de Voltaire.

MARY BRENTOME.

Table du Premier Volume (1936)

POESIE

GABRIEL GERMAIN	Suite sur l'estuaire, p. 146.
L. JUSTINARD	Les Propos du Chleuh, p. 1, 65, 137, 233.
PATRICE DE LA TOUR DU PIN	Psaumes, p. 237.
FERNAND MAZADE	A une femme aimée, p. 8.
LOUIS PIZE	Poèmes, p. 143.
CAMILLE SCHUWER	Capri, p. 70.
NOEL VESPER	Leda, p. 9.
***	Télégramme pour un départ, p. 79.

PROSE

GABRIEL AUDISIO	Chant d'Arion, p. 13.
JACQUES BALAY	Groupement A, p. 95. <i>Tancredi de Visan</i> , p. 203.
EUGENIE BARBOCHE	<i>Jean Giono</i> , p. 305.
VINCENT BERGER	La Rhela, p. 171.
HENRY BORDEAUX	Page choisie : « La Revenante », p. 189.
JULES BORÉLY	Page choisie : « Ahmed et Zohra », p. 39.
HENRI BOSCO	L'Ane Culotte, p. 18, 103, 180, 279. Edy Legrand, p. 127. L'Enfant devant les Muses, p. 158.

VI

HENRI BOSCO	<i>Gabriel Audisio</i> , p. 301 ; <i>Jacques Bainville</i> , 34 ; <i>Gabriel Germain</i> , 111 ; <i>Julien Green</i> , 114 ; <i>Marcel Griaule</i> , 45 ; <i>René Guillot</i> , 295 ; <i>Aldous Huxley</i> , 44 ; <i>René Janon</i> , 300 ; <i>Rudyard Kipling</i> , 35 ; <i>Ignace Legrand</i> , 113 ; <i>Marcelle Marty</i> , 48 ; <i>Paul Morand</i> , 298 ; <i>Pierre de Nolhac</i> , 35 ; <i>Louis Pize</i> , 47 ; <i>Henri Pourrat</i> , 47 ; <i>Paul Valéry</i> , 196 ; <i>Alexandre Vialatte</i> , 303.
EMILE A. BOUBEKER	Petit tableau de la littérature européenne affectant le Maroc, p. 49. <i>Jean Célérier</i> , 217 ; <i>P. de Cénival et Ph. de Cossé-Brissac</i> , 210 ; <i>Diégo</i> , 217 ; <i>Odette du Puigaudeau</i> , 216 ; <i>Paul de Laget</i> , 216 ; <i>Robert Ricard</i> , 215.
MARY BRENTÔME	Quinze films, p. 224. <i>John Ford</i> , p. 326 ; <i>Greta Garbo</i> , p. 325 ; <i>Frank Lloyd</i> , p. 327.
CHARLES DE FOUCAULD ...	Lettre à Lyautey, p. 5.
CHRISTIAN FUNCK-BRENTANO	Claquettes et Castagnettes, p. 323. Préface à l'itinéraire au Maroc d'Elia- ne Jalabert-Edon, p. 135. Vingt-quatre heures aux Etats-Unis, p. 22. <i>Gabriele d'Annunzio</i> , 203 ; <i>Maurice Barrès</i> , 204 ; <i>Jean de Brunhoff</i> , 309 ; <i>Camille Josso</i> , 221.
FRANTZ FUNCK-BRENTANO..	La Mère du Régent et le théâtre, p. 152.
MARCEL GIRAUD	Eternel printemps, p. 259.
INNOCENT I A III	Les Propos de l'Innocent, p. 10, 80, 150.
INNOCENTE I	Les Propos de l'Innocente, p. 241.
RENÉ JANON	Fille de joie, p. 88.

GABRIEL JARMATY	A propos d'Enesco, p. 58. Noëls de France et de Provence, p. 261.
MAURICE LE GLAY	Note succincte sur le saint Moulay Bouazza et son tombeau, p. 37.
ANTOINE MARCHISIO	L'architecture moderne au Maroc, p. 63. Petites notes en marge de la pensée sorélienne, p. 133.
J.-C. MARDRUS	Architecture de notre livre d'art, p. 81.
GUI MÉMOIRE	<i>Emile Henriot</i> , p. 116 ; <i>La Varende</i> , p. 294 ; <i>Rainer-Maria Rilke</i> , p. 201 ; <i>M. Saint-Clair</i> , p. 293 ; <i>Jean Schlumberger</i> , 199 ; <i>Vega</i> , 46.
PIERSON SAINT-MAX	Smara, poème de l'effort, p. 312.
HENRI POURRAT	L'artisan de campagne, p. 11.
SAINT-AMANT	Page choisie : Préface au Passage de Gibraltar, p. 188.
G. SLIMAN	Des variations et des tribulations d'une Zaouïa berbère à travers les âges, p. 270.
YVES SOURISSE	L'art musical selon Igor Strawinsky, p. 120. Les Carnets Intimes de L. v. Beethoven, p. 317.
NOEL VESPER	<i>Emmanuel Lochac</i> , p. 292.
JACQUES WIBAUX	<i>Jules Borély</i> , p. 207.
***	Quinze jours de guerre (Lettres d'une Mère), p. 243.
Chronique-éclair	p. 43, 107, 192, 289.
Correspondance	57, 61, 117.
Memento marocain	56, 110, 219, 316.
Sélections	44, 111, 196, 292.

LES EDITIONS DU MOGHREB

Rues de Tours et Georges-Mercie
CASABLANCA

Robert BOUTET : « La Dame de Bou-Laouane », roman marocain,	un v.	12 frs
Robert BOUTET : « Caravanes d'acier »	un v.	12 frs
Vincent BERGER : « Les Ponctionnaires », fantaisies marocaines. Illustrations de Renato Ferraciu	un v.	12 frs
Edition de luxe	un v.	30 frs
Anne du CHATEL : « Chansons d'Amour et de Jeunesse ». Illustrations de Jarny-Brindeau ..		6 frs
Marc de MAZIERES : « Promenades à Fès », avec 16 hors texte en héliogravure. Préface du Maréchal Lyautey	un v.	15 frs
Georges LOUIS : « Un Tour d'Horizon au Maroc »	un v.	2 50
Henri RAINALDY : « Daxo », roman	un v.	20 frs
Charles DIEGO : « Sahara », roman marocain un v.		15 frs
Paul GIEURE : « Nour el Aïn » roman marocain un v.		12 frs
PIERSUIS : « Bourrasque bédouine », romain marocain	un v.	15 frs
Jean SERMAYE : « Barga, Maître de la Brousse », roman	un v.	15 frs
René RENARD : « Commentaires Philosophiques et Politiques.		
René GUILLOT : « Ras el Qua poste du sud » roman des Sables	un v.	12 frs
Barthélémy AILLET : « Escortes », roman maritime	un v.	15 frs

Les ouvrages publiés par **Les Editions du Moghreb** sont en vente dans les principales librairies Maroc, Algérie, Tunisie, France.

"AGUEDAL"

PARAIT

SIX FOIS PAR AN

●
IMPRIMERIES
RÉUNIES
CASABLANCA